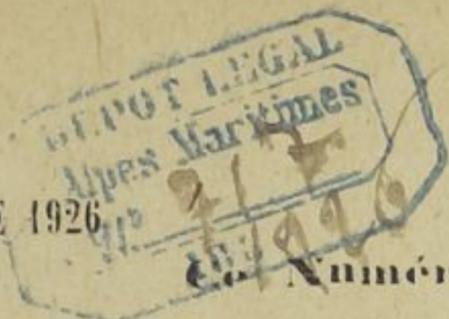


AVRIL à NOVEMBRE 1926



S. Zaikowska

N° 3, 4 et 5 réunis

Numéro : 3 francs

ABONNEMENT ANNUEL — FRANCE 10 FRANCS — ÉTRANGER 12 FRANCS

Le VÉGÉTALIEN

TRIBUNE LIBRE DES VÉGÉTALIENS

de 10 Numéros par an

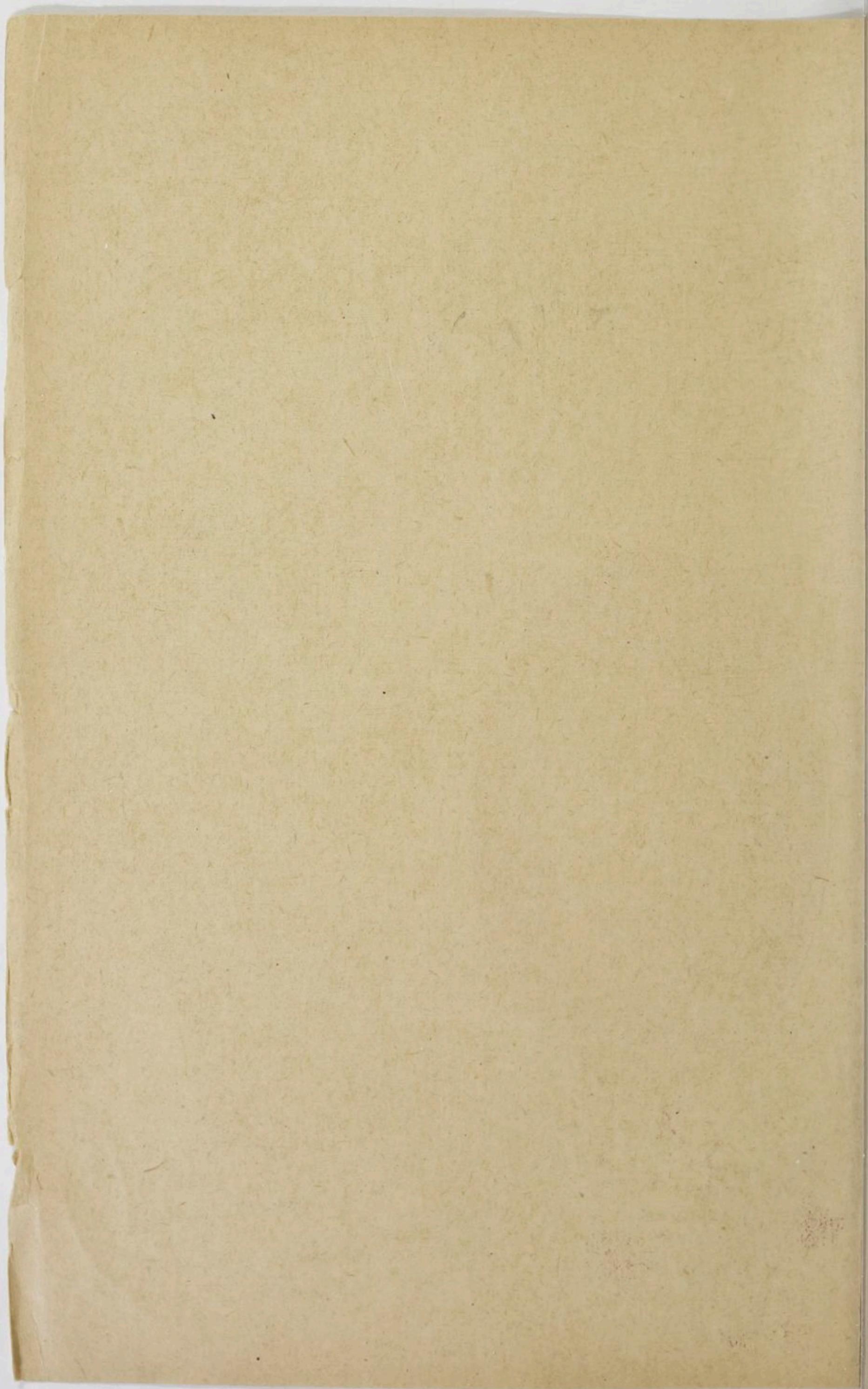
SOMMAIRE

- LE VÉGÉTATISME G. Butaud
RÉPONSES A L'ENQUÊTE SUR LE VÉGÉTALISME : Daudé-Bancel; Docteresse Pelletier; L. Gilpin-Lagache; V. Bréhamet; J. Morand; Dr Camille Spiess; M. Talens et Marie Jean; E. Barthélémy; Bourguigneau; Le Piouff.
CAPITALISME, VÉGÉTALISME, COMMUNISME, ANARCHIE ET ... CHRISTIANISME : H. Tricot
LA PHILOSOPHIE DE GOBINEAU : Docteur Camille Spiess
LE CULTE DES MORTS : Sophie Zaikowska
L'INGÉNIEUX HIDALDO MIGUEL CERVANTÉS : Marie Blossier
LA VIE ET LA MORT DE G. BUTAUD: Sophie Zaikowska
A NOS LECTEURS : S. Zaikowska
NOS CONFÉRENCES.



GEORGES BUTAUD

Pour tout ce qui concerne le journal s'adresser à
Sophie Zaikowska, 131, rue Saint-Gratien à Ermont (S.-&-O.)



Numéro 3, 4 et 5 réunis

Le Végétalien

Tribune Libre des Végétaliens
de 10 numéros par an

SOMMAIRE :

Le Végétalisme.....	G. BUTAUD
Réponse à l'Enquête	DAUDÉ-BANCEL, Doctoresse PELLETIER, L. GILPIN-LAGACHE, V. BRÉHAMET, J. MORAND, Dr Camille SPIESS, M. TA- LENS et Marie JEAN, E. BARTHÉLÉMY, BOURGUIGNEAU, LE PLOUF.
Capitalisme, Végétalisme.....	H. TRICOT
La Philosophie de Gobineau.....	Dr Camille SPIESS
Le Culte des Morts.....	Sophie ZAIKOWSKA
L'ingénieur Hildago... de Han-Ryner	Marie BLOSSIER
La vie et la mort de G. Butaud.....	Sophie ZAIKOWSKA
▲ nos lecteurs.....	Sophie ZAIKOWSKA

Le Végétalisme

CHAPITRE PREMIER

Exposé de la Doctrine Végétalienne

Nous possédons la liberté, elle pourrait, être donnée
les conditions économiques actuelles, s'intitule
liberté de l'esclavage » dans une société où
et ne peut pas ne pas régner, car alors il
tourner à l'état de nature qui ne comportait
c'est à dire vivre comme l'animalité; or
cultiver pour vivre ce que n'a pas à faire
sauvage.

Cultiver la terre, c'est lui enlever sa
naturel. entretenir sanglante la croute ter-
tenir les végétaux qui nous conviennent

ditions particulièrement anormales qui font perdre à ces végétaux une grande partie de leur vitalité et les placent dans des conditions d'infériorité biologique. *Cultiver la terre, c'est aussi déshériter nos fils*, car sous l'action culturelle une partie de la terre meuble descend dans les abîmes marins; enfin, l'homme par la domestication de l'animalité la place dans des conditions aussi anormales que celles qu'il crée à la végétation et les conséquences en sont identiques: perte de vitalité. D'autre part, *l'homme se trouve conquis par l'animal, le maître par l'esclave*.

Le milieu social que crée le genre de vie adopté par l'homme nécessite une morale, une éthique, qui fasse accepter les difficultés de l'existence au nom de l'amour, de l'humanité, de la fraternité, etc..., mais cette fraternité est un mythe, elle est toute à réaliser: *Le rocher de la fraternité est stérile*.

D'une part la fraternité nous sollicite, d'autre part *notre vanité, notre sensualité, la crainte de l'effort, trois grands mobiles vitaux* impérieusement dominant notre vie individuelle et troublée quelquefois désemparés, nous cherchons le véritable but de la vie et nous errons...de longues années, l'esprit obscurci par les nuages de la métaphysique, jusqu'au jour où nous trouvons chez le plus minuscule des êtres animés le simple sens de la vie: *vivre, c'est perdurer!* C'est aussi *être un moment de la conscience universelle*. Sachons que notre puissance de vie, *notre énergie est parasitée par nos désirs*.

Mais comment l'homme, être complexe, peut-il appliquer à lui-même la règle de l'infime animal à vie si simple? En étudiant tout ce qui a un rapport proche ou lointain avec l'animalité. Il se gardera de prendre pour système celui des autres hommes: la concurrence dans les limites de la légalité ou en dehors d'elle. Il comprendra que les règles de vie bonnes à lui-même sont aussi réciproquement bonnes à l'humanité et ainsi: *C'est en voulant sauver les autres qu'il se sauvera lui-même*, car l'homme, animal sociable, ne peut vivre seul, et, intelligent, sciencé, comme le lui enseigne tout organisme, *cultivera sa cellule* d'après les lois de sa propre physiologie. Ces lois nous apprennent que l'homme est organisé pour vivre de fruits, de légumes verts, de racines, de céréales. Crudivégétalien, il poursuivra la réalisation de son idéal, il acquiérera son indépendance, son autonomie pour pouvoir vivre d'une façon normale, pour reprendre à nouveau l'*Inexorable*

nt acc... la
culer " la
ra loi règne
faudrait re-
pas de lois,
l'homme doit
l'animalité
ntre l'animalité
on maitreau na-
errestrre pour ob-
nt et dans les cor-

postulat commun à tous les êtres vivants — la soumission aux lois physiologiques.

L'enfant réclamera tous les soins de la mère. Celle-ci l'instruira, l'éduquera, si elle se sent capable, suffisamment instruite pour mener à bien cette tâche. Les enfants doivent vivre parmi les adultes qui les aiment, les protègent, les éduquent. Nous devons jouir intensivement les uns des autres et non nous séparer dans le déchirement des affections. *Comme toutes les femelles, la femme n'abandonnera jamais ses petits.*

Le besoin de sociabilité est fonction naturelle, normale, les relations familiales dominant l'homme dès sa naissance, mais *le clan familial est conservateur* et nous passons tous par le chemin où passa notre père.

Le crudivégétalien rêvera d'organiser sa vie matérielle selon les conceptions de vie qui se dégagent de ses recherches, de ses découvertes.

CHAPITRE II

La Liberté de l'Esclavage

Dès qu'un profane parle de végétalisme, il l'envisage comme un retour en arrière, une négation du progrès. La pratique du végétalisme c'est la marche à reculons, la vie primitive, barbare ! L'homme redevient un animal, une brute !

Le profane n'a pas étudié. Nous l'avons fait pour lui et avec Jean-Jacques, Bernardin de St-Pierre et tant d'autres moins illustres, nous voyons dans un retour à la nature un progrès inestimable.

Quand des millions d'hommes sont sous les armes, quand à chaque coin de rue un policier, revolver à la ceinture, monte la garde, quand chacun ferme sa porte à triple verrou, quand farouchement les porte-monnaie au fond des poches se tapissent, quand la lutte est partout, la loi règne. Alors la société est policée, les messieurs ont des faux-cols, comme leurs dames ils suivent la mode : nous ne sommes plus alors des barbares ; les ateliers, les bureaux, les chantiers où tout un peuple peine, ne sont pas des bagnes. Ce peuple vit une vie de liberté, de fraternité, d'égalité. C'est parce qu'il jouit de sa liberté qu'il s'exténue, s'aplatit, meurt prématurément sous l'égide de la Loi.

Heureusement, paraît-il, nous n'en sommes plus à la préhistorique anarchie, à l'époque passée du sauva-

gisme, du végétalisme, du naturisme. Au temps du sauvagisme lointain, l'homme accomplissait une action en vue du résultat, du bénéfice direct de cette action : il cueillait un fruit, coupait une pousse, arrachait une racine pour les manger lui-même, s'il construisait une cabane, c'était pour s'abriter, etc... Il n'en est plus ainsi, le citoyen maçon ne construit pas une prison pour s'y emprisonner de lui-même, le cordonnier est souvent en savates éculées et l'ébéniste quelquefois n'a comme meubles que des caisses à savon, etc... L'homme travaille pour de l'argent parce qu'avec de l'argent il fait travailler les autres selon sa fantaisie ; pour de l'argent il abdique sa liberté personnelle, donnant le moins qu'il peut de sa liberté pour la part la plus grosse possible de la liberté d'autrui.

En travaillant, l'homme n'a en vue que l'argent et rien d'autre. Le travail en lui-même est peu intéressant pour le travailleur, puisque celui-ci n'a pas à envisager l'utilité ou la nocivité. La recherche de l'argent prostitue le chercheur ; ouvrier, employé, fonctionnaire, commerçant, industriel, etc., on est ceci ou cela pour de l'argent ; on fait des journaux, des échelles ou des voitures à bras, on applique des règlements, on fait respecter la loi, on incarcère, on légifère, on guillotine, on instruit, on soigne pour de l'argent.

Quel est l'homme qui réfléchit sur les conséquences de son activité lorsqu'il travaille en vue d'un gain ? Il n'y en a pas.

La portée sociale de son action n'apparaît pas à l'individu. Il s'active pour attraper le plus d'argent possible.

Nous semblons vivre en harmonie avec nos concitoyens alors qu'en réalité nous sommes en rivalité constante : c'est à qui dominera l'autre. Si je suis assez puissant, j'ai des ouvriers, des employés, des gardes, des agents et les chefs de peuples sont mes égaux, quelquefois mes subordonnés. Peu importe que mes revenus proviennent d'une source ou d'une autre, — l'argent est toujours immaculé, — ils peuvent par exemple provenir de la fabrication du sucre, aliment meurtrier pour ceux qui le produisent autant que pour ceux qui le consomment.

Un quémandeur sera aussi bien gendarme, douanier, employé des postes qu'instituteur, il accepte le poste qui lui échoit, celui qui lui paraît le plus doux et où il gagne le plus.

Les anarchistes ont-ils raison quand ils affirment que la loi n'est qu'un instrument d'oppression, de domination au service des riches, que la police n'est instituée que pour spolier la multitude ? Les douanes, selon les libres-échangistes sont les barrières qu'il faut renverser parce qu'elles empêchent l'heureuse circulation des produits, comme autrefois les taxes contre les provinces. L'employé des postes, le fonctionnaire du chemin de fer, des administrations publiques ou privées sont chargés d'appliquer les règlements aux pauvres ! Que le cerbère derrière son grillage tourne sur le gril réglementaire un type qui n'a pas tous ses papiers bien en règle ou à qui il manque une signature, ou un coup de timbre ; qu'un pointeur du métro tarabuste les voyageurs qui ont de trop gros bagages ; qu'est-ce que cela peut bien faire aux riches !

Le riche est au-dessus de ces misères !

La multitude humaine ne pense pas. Quand les hommes penseront la société changera !

Tout ceci concerne l'iniquité économique.

Un autre point de vue, non sentimental.

Du brin d'herbe à l'homme, l'être n'agit qu'en vue de lui-même.

La plante, par ses racines, accapare tous les éléments de vie, de développement dans le rayon le plus vaste qu'elle peut exploiter sans tenir compte des besoins des autres plantes voisines ; bien au contraire, les racines des plantes diverses s'enchevêtrent et rivalisent farouchement avec une âpreté, une ardeur indiscibles cependant que les feuilles, dans l'atmosphère commune, puisent et s'étendent manifestent d'une façon purement personnelle, agressive, conquérante, meurtrière pour les voisins par leur avidité, leurs besoins d'éléments, leur accaparement d'air, de soleil, par la nuisance de leur ombrage, de leur respiration, de leur exhalaison.

L'insectivore, oiseau, quadrupède se nourrit sans scrupules, il agit vis-à-vis de l'insecte comme l'insecte agit à l'égard de la plante. Tout le long de l'échelle vitale, chaque unité ignore la répercussion de son action sur autrui.

Certains animaux ont relativement conscience des besoins des autres individus. Dans une certaine mesure, certains d'entre eux sont capables de juger que d'autres êtres ont aussi des appétits. Sont-ils capables de comparer leurs besoins à ceux d'autres êtres ? Ce

qui est admissible, c'est que plus un être est développé dans le règne animal, plus il a conscience de sa personnalité et de celle d'autrui. Par les animaux domestiques nous nous rendons parfaitement compte de ce phénomène.

Dans l'humanité chaque individu agit au mieux de ses intérêts dans toute l'étendue de sa puissance, borné seulement par ses possibilités d'action dans le cadre que la légalité lui concède.

Dans l'humanité le gardien de prison, le maçon, le forgeron, l'architecte, le ministre, tous n'ont en vue que le bénéfice personnel. C'est tellement humain, amoral et constant que celui qui ne pense pas ainsi, que celui qui, aujourd'hui, voudrait envisager les conséquences de son activité serait tellement épouvanté, comprendrait si clairement que toute la douleur sociale provient avant tout de la prostitution, de l'abaissement de la mentalité qu'il ne lui resterait plus qu'à mourir.

Mais chacun est encore assez peu développé pour faire de beaux habits, des chaussures fines, appliquer le règlement aux misérables, édifier des casernes, des ateliers, des châteaux, des prisons, etc., en un mot faire n'importe quoi pour de l'argent.

Tout de même il y a des esprits indépendants, des cœurs qui vibrent et souffrent de la souffrance d'autrui. Si tous nous n'avons pas des âmes de héros, certains de nous sont moins sales que leur père. Néanmoins personne n'a à être fier de continuer à vivre, de faire partie de la société, chacun de nous est, à quelque chose près, ce que sont les autres et pour sa part concourt au malheur commun.

Mais il naîtra des hommes qui ne voudront pas continuer à être les valets de la bourgeoisie, les créateurs de souffrance. Ceux-là chercheront à s'évader du milieu social, ils s'efforceront à travailler non pour de l'argent, mais à conserver la libre disposition de leur activité. Ils retourneront à l'antique, juste et normal procédé qui veut qu'une action soit entreprise pour un but déterminé, précis, direct.

Mais pour qu'ils puissent mettre en harmonie leurs gestes et leur pensée, il faut le concours d'une lente évolution à travers des générations qui, successivement, prépareront le milieu et les individus.

Or, le milieu actuel individualise le désir et contraint l'homme à une action toujours plus collective,

moins individualisée. Contradiction ! Autrefois, la réalisation des fantaisies individuelles était bien plus limitée qu'aujourd'hui. C'est ce qui constitue le progrès !

Chacun peut, comme l'illustre évêque de Meaux, vouloir « un nombreux domestique », aimer à se faire transporter rapidement, confortablement, vivre luxueusement et faire bonne chère. Le désir se réalise selon le degré de puissance, selon la puissance d'argent dont on dispose pour l'achat d'une quantité plus ou moins grande de la liberté des autres. C'est la loi commune, c'est la méthode, le système, la coutume générale — l'inévitable.

G. BUTAUD.

Réponses à l'enquête sur le Végétalisme

DAUDÉ-BANCEL. Doctoresse PELLETIER. L. GILPIN-LAGACHE. VICTOR BRÉHAMET. J. MORAND. CAMILLE SPIESS. M. TALENS et MARIE-JEAN. ERNEST BARTHÉLÉMY. BOURGUIGNEAU. LE PIOUSFF.

Depuis plus de vingt ans, je suis avec la plus grande sympathie l'évolution du végétarisme, et j'ai noté sans surprise un de ses aboutissements, le Crudivégétalisme.

J'ai été, en effet, à l'appel de Butaud, un des premiers coopérateurs de Bascon. Je comprends donc les raisons profondes, (économiques, physiologiques et morales), qui ont fait évoluer les viandistes, tabagistes et alcoolistes vers l'actuel Crudivégétalisme, que je pratique partiellement et par goût, plutôt que par principe.

Désaccord

Je suis en désaccord avec les végétaliens au point de vue économique et moral. Ils dénoncent comme mauvais le sacrifice et la consommation des animaux par l'homme. En cela, ils tendent à contre-carrer l'évolution naturelle de la vie sur notre planète. Pourquoi ? Parce que, à bien considérer ce qui se passe autour de nous, la vie est un acte permanent de préhension et d'assimilation des choses et des êtres sous leurs aspects multiformes.

Sous l'influence des intempéries, de l'air, du vent, de la lumière, de l'eau, les montagnes s'effritent constamment; les roches deviennent de la terre; les animaux et les plantes deviennent morts, du terreau. Et lorsque, grâce à la charrue ou à la bêche, la terre est cultivée et ensemencée, les graines, sous l'influence des divers éléments nécessaires à leur croissance, s'incorporent le meilleur de la terre nourricière, et se l'assimilent pour nous fournir des fruits succulents, des légumes savoureux et des fleurs merveilleuses et délicieusement odoriférantes.

Dans les mers, les rivières, les fleuves et les étangs, les algues déchiquettent aussi les rocs et, quand elles se sont bien gorgées des sucs nourriciers de la terre et des eaux, viennent des poissons ou des mollusques qui les dévorent; mais qui, à leur tour, sont dévorés par d'autres, plus forts et plus astucieux ou plus adroits qu'eux.

Sur la terre, même processus. Du plus petit animal aux plus grands, c'est l'universel entre-dévorement. Et comme, dans cette lutte pour la vie, l'homme est le plus habile, c'est lui qui, dans les conjectures actuelles, profite le plus de l'universelle préhension, de l'universelle assimilation.

La grande habileté de l'homme a consisté surtout à domestiquer les animaux pour les utiliser au gré et au mieux de ses besoins, de ses fantaisies ou de ses caprices. Et, dans l'ensemble, le règne animal et le règne végétal ne paraissent pas avoir beaucoup perdu à ce que l'homme s'occupe d'eux; puisque, sans la technicité humaine, les animaux s'entre-dévoreraient encore plus qu'ils ne le font et que les plantes et les arbres ne porteraient aucun des fruits succulents qu'ils produisent actuellement.

J'entends quelques végétaliens m'objecter l'immoralité de l'exploitation des animaux par l'homme. En fait, les animaux ainsi « exploités » vivent plus confortablement qu'ils ne le feraient s'ils étaient livrés à leur seule « ingéniosité ». C'est le cas notamment pour les races ovine et bovine. Même les abeilles, dont l'ingéniosité est pourtant proverbiale, seraient totalement incapables de construire les abris que l'homme leur offre, et dont il retire le produit légitime, que ces animaux prévoyants mettent instinctivement de côté...

Accord

Il y a un point néanmoins sur lequel il faut donner raison aux végétariens et végétaliens : la production des animaux nécessite une grande quantité de végétaux et, incontestablement, si l'homme mangeait directement les plantes plutôt que de les faire passer par les « laboratoires ambulants » que sont les animaux, on éviterait un gaspillage important d'aliments. C'est un argument d'importance, au moins tant que bien d'êtres humains manqueront du nécessaire, et même de l'indispensable. Mais la vie n'est pas morale ; puisque, nous l'avons vu, elle repose essentiellement sur la force et la ruse.

Reste l'argument physiologique, d'ordre individuel. Celui-là nous pousserait, si nous voulions vivre logiquement, au végétalisme et même au crudivégétalisme absolu.

En effet, tout aliment, même parmi les plus purs (ou les moins impurs) est un poison, par suite des toxines dont il détermine la formation dans notre organisme.

Les légumes et les fruits que nous mangeons n'échappent pas à ce défaut. A plus forte raison, les viandes, les poissons et les mollusques et, en général, tout ce qui est faisandé ou fermenté. Ces poisons (végétaux ou animaux) s'attaquent à la substance noble de notre être, à son système nerveux et déterminent des lésions plus ou moins graves, plus ou moins passagères, qui altèrent plus ou moins les parties essentielles de notre organisme.

Par conséquent, nous devrions logiquement nous abstenir d'en absorber. Mais la vie n'est pas logique, ni mathématique. Heureusement, d'ailleurs. Car, si elle l'était, nous serions à peu près sûrs du lendemain et, s'il en était ainsi, la vie serait assommante — parce que sans imprévu.

La vie est même incohérente. « Nous sommes en pleine incohérence », disait Clemenceau. Et il ne croyait peut-être pas si bien dire, ni totalement.

Incohérence des institutions ; des individus ; des sentiments : dans toutes les manifestations vitales.

Raison de plus pour se dégager des contingences mauvaises. C'est ce qu'avec un certain nombre de philosophes nous essayons de réaliser, quand nous ne sacrifions ni au profitarisme, ni à l'alcoolisme, ni au tabagisme, ni à tous les ismes (stupides et féroces) qui dé-

traquent la plupart de nos concitoyens, et en font les esclaves du capitalisme, du parlementarisme, du sectarisme et de l'arrivisme qui semblent être la marque et le stigmate des profiteurs de nos Sociétés modernes.

Certes, tout ce tient. Et, parmi nos plus notoires arrivistes (j'en connais même dans les milieux « solidaristes ») combien de noceurs, de « bombeurs », de joueurs, d'alcooliques et de tabagistes qui, incapables de se modifier eux-mêmes, prétendent améliorer les autres, et même l'actuelle Société, qui n'est que le résultat de nos qualités ou de nos faiblesses...

Pour conclure

Nous l'avons vu, l'aliment qui nous sollicite peut être la cause de profondes déchéances physiologiques. Si nous aimons notre être, non seulement pour lui-même, mais surtout pour son bon rendement social, nous devons veiller à son bon fonctionnement, et à sa saine alimentation. Se sera notre façon intelligente de le respecter.

Mais, d'autre part, la vie n'est pas uniquement faite de devoirs envers nous-mêmes. Elle est faite aussi d'obligations sociales et donc d'un certain nombre d'accords aux principes généraux (je ne dis pas vitaux).

Aussi, tout en reconnaissant la valeur éminente d'un Crudivégétalisme comme norme habituelle d'alimentation, (je m'efforce de m'y entraîner et je m'en trouve physiologiquement bien), je ne peux encore m'y résoudre totalement.

Quelques fois, lorsque l'occasion s'en présente, j'absorbe, avec plaisir, je l'avoue, un homard à l'américaine, ou une bouillabaisse ou un savoureux cassoulet. Pour l'ordinaire, très, très peu de viande ou de poisson; un régime végétarien et fruitarrien avec une tendance de plus en plus marquée vers le crudivégétalisme; pas de vin, pas d'alcool, pas de tabac; une vie simple, pas d'arrivisme; quelques amies et amis (peu nombreux), une bonne bibliothèque et beaucoup de sagesse...

A. DAUDÉ BANCEL.

Le végétalisme et la vieillesse

Alors que le jeune homme est souple et léger, le vieillard est raide et à demi ankylosé. Lorsqu'il se lève d'un siège s'est avec peine, ses articulations sont comme rouillées : c'est la rouille de la vie, le rhumatisme chronique.

L'état de vieillesse semble être caractérisé par une accumulation de déchets ; les organes, les vaisseaux du vieillard sont comme encrassés ; les déchets s'accumulent à mesure des années et ils en viennent à encombrer à tel point l'organisme que l'individu est en quelque sorte momifié ; enseveli avant sa mort dans le magma de ses détritns.

Si l'on veut vivre longtemps et surtout si l'on veut le plus longtemps possible rester un homme ou une femme ; penser, travailler, se mouvoir, voyager, etc., il faut se garder de la suralimentation.

La dive bouteille chantée par Rabelais est l'erreur des sociétés barbares. Le vieillard cultivé et averti est un sobre ; il se garde de l'alcool, du tabac, de la viande.

Depuis longtemps il ne s'accroît plus : point ne lui est donc besoin d'une alimentation riche. Une nourriture opulente, loin de le servir ne ferait que lui nuire, car elle augmente les déchets et précipite la sclérose des vaisseaux et des organes.

C'est donc surtout dans l'âge mûr et dans la vieillesse que le végétalisme qui réduit les déchets au minimum est bienfaisant. Il conserve au cerveau et au corps une jeunesse relative jusqu'à un âge avancé.

Les anciens mangeaient énormément. Lorsqu'on lit le « Repas Ridicule » de Boileau, on frémit de la quantité d'aliments que les gens d'alors pouvaient mettre dans leur estomac.

Nous autres, gens d'aujourd'hui, avons compris que la vérité consiste à être sobre. C'est pourquoi nous voyons quantité de vieillards de quatre-vingts ans être encore en pleine possession de leur intelligence.

Doctoresse PELLETIER.

*
**

Le végétalisme a été le pivot de mon évolution et de celle de ma famille. Cette évolution est devenue intégrale, c'est à dire que le végétalisme a, chez nous, étendu ses bienfaits au domaine de la pensée et de la réforme du caractère.

Il y a maintenant 23 ans que je n'ai plus mangé de chair d'aucune sorte. Cette période a été remplie d'aventures, de fatigues, d'épreuves de toutes sortes par les voyages lointains, la diversité des climats, la pauvreté, les maternités répétées, les changements de milieu social. Cependant jamais la moindre nécessité d'avoir recours à l'aliment carné ne s'est manifestée. Je n'ai jamais été malade, alitée, ni mes enfants, ni mon mari, qui adopta le végétalisme en même temps que moi avec la même ferveur. Son expérience complète la mienne en ce sens qu'il travailla comme tout ouvrier travaille à l'atelier ou au bâtiment et eut toujours plus d'entrain, plus de facilité à la besogne que ses camarades nourris de « cadavre ».

Son hérédité était pourtant mauvaise, la mienne aussi du reste, nous étions tous deux rhumatisants et affligés de catharre chronique.

Notre vie simple ne nous coûtant que la moitié du budget admis par les familles d'ouvriers nous avons toujours de l'argent en sus que nous consacrons à voyager, parce que le voyage était notre marotte. Nous avons parcouru les États-Unis dans tous les sens, traversé le Mexique en y séjournant assez longtemps; nous avons visité l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, nous arrêtant dans les villes importantes ou dans les centres de culture. Nous avons été un peu partout en France, en Angleterre. La guerre nous enleva le goût des voyages pour un peu de temps. Mais tout ce que nous avons accompli le fut sans autre subsides qu'un salaire d'ouvrier — grâce à notre vie simple si peu coûteuse.

.....
Qu'il s'agisse d'hommes ou de bêtes, le végétalisme les sauve, car l'homme empoisonné et pourri par l'ingestion des cadavres de tant de misérables victimes succombe à son tour.

Il faut comprendre pour devenir bon, et la véritable bonté consiste à réclamer la *Justice*, à proclamer le *Droit*; or on ne peut faire cela que quand on est affranchi — en son corps, en ses sentiments, en sa pensée... par le végétalisme. A sa lumière on constate que la vie est une raison suffisante à elle-même, notre vie et aussi celle des animaux. Nous sommes des êtres de chair et de sang, nous ne devons pas manger de la chair et du sang. Le « cadavre » n'est pas alimentaire!

28 Juillet 1924.

L. GILPIN-LAGACHE.

Issu d'une famille nombreuse, j'ai connu tous les cahots que comporte la condition de celle-ci : travail forcé, chômage, enfin toute la gamme des misères dûes à l'ignorance.

L'abus sexuel et l'alcool ont conduit mon père sur un lit d'hôpital, où il finit dans la déchéance inévitable à tous ceux qui « vivent bien ».

Moi-même, jusqu'à la trentième année, j'ai vécu cette vie.

.....
Aussi résultat : plus de cheveux à trente ans et dentition désastreuse.

.....
Mon éducation commence en 1906 où je milite dans le syndicat, puis dans la coopération. C'est le surmenage des réunions, on se couche tard. Cette vie agitée épuise l'individu. Mais cela n'est rien quand, comme moi, on a obtenu des résultats : je n'ai plus la crainte d'être renvoyé par mon patron, ayant de l'argent d'avance.

.....
J'ai toujours souvenance des belles réunions du Dr Legrain avec projections, où il nous initiait aux souffrances dûes à l'alcool.

.....
Essayez des crudités et comparez votre premier repas de cru avec votre première cigarette, vous jugerez de la différence. Les légumes sont très variés. Et la pomme de terre crue ? Et bien, elle devient excellente après un effort de consommation de huit jours et puis dans la Basconnaise, coupée finement, elle ne se sent même pas.

Toute opposition à l'essai d'une alimentation rationnelle, naturelle est affaire d'imagination et c'est de cela que nous souffrons. La glace imaginative est aussi terrible que la glace bisautée où nous contemplons nos misères physiologiques : brisons les glaces et nous sommes sauvés.

Victor BRÉHAMET, *bijoutier*.

*
**

Vous me demandez ce que je pense du végétalisme, c'est en toute sincérité que je vous réponds : le plus grand bien.

L'alimentation végétalienne est, sans qu'on le puisse mettre en doute, la plus pure, la plus saine, la plus vivifiante et la plus humaine.

La plus pure, parce qu'elle se présente à nous dans des conditions telles que nous pouvons, à de rares exceptions près, en consommer les éléments sans en modifier l'état naturel et cela pour notre plus grand avantage.

La plus saine, pour la raison que les végétaux ont une vie rythmée qui n'entraîne pour eux qu'une dépense normale d'énergie, aussi leur usure organique est-elle réduite autant qu'elle peut l'être, leurs fonctions vitales sont régulières et leur substance ne contient qu'un minimum de déchets nocifs.

L'alimentation végétalienne est la plus vivifiante, les végétaux ne dépensent qu'une partie de l'énergie solaire qu'ils reçoivent, accumulent en eux et nous cèdent quand nous les consommons. Ils nous transmettent cette vitalité puissante sans dénaturation, sans l'avoir dégradée par l'usage et imprégnée d'un magnétisme qui est loin de nous être toujours favorable quand nous faisons appel à la chair des animaux.

Elle est *la plus humaine* en ce sens, qu'étend la plus pure, la plus saine, la plus vivifiante et la mieux appropriée des régimes alimentaires dont nous pouvons faire choix, elle ne met pas obstacle au meilleur fonctionnement de notre organisme qui se trouve ainsi toujours prêt à agir pour répondre à nos besoins et obéir à notre volonté.

Elle supprime pour nous l'obligation d'accomplir des actes cruels, nous dégage des incitations de notre nature grossière et favorise grandement le développement des plus nobles d'entre nos facultés.

Mais, si l'alimentation végétalienne nous offre les avantages les plus désirables sous tous les rapports, il ne faudrait pas, cependant, lui attribuer des pouvoirs qu'elle ne peut posséder ou nous risquerions des affirmations qui seraient à mettre sur la même ligne que celles concernant les boissons et les excitants auxquels volontiers on accorde des propriétés excessives et inadmissibles desquelles dépendrait la nature même de l'homme. Disons simplement qu'ayant en nous des qualités très variées, bonnes ou peut-être moins exemptes de tout reproche, l'alimentation végétalienne, par sa nature, n'éveille, ni n'excite les moins recommandables d'entre elles.

De ce seul fait, si notre volonté s'exerce dans le bon sens, à ce point de vue, elle nous est un auxiliaire précieux et d'autant plus précieux qu'ayant purifié, tonifié et vitalisé la merveilleuse machine dont la nature nous a dotés, celle-ci n'en est que mieux à même de nous servir ; mais, en fin de compte, c'est à nous, placés dans les meilleures conditions qu'on puisse souhaiter, de la bien employer.

J. MORAND.

Secrétaire de la Soc. Vég. de France.

*
**

Sans être pratiquant, je pense que le *végétalisme* est une excellente chose surtout lorsqu'il répond à un besoin physiologique.

Il en est de même des principes alimentaires et des recettes culinaires préconisés par le *Mazdaznan*. Laissons-nous guider par notre instinct ; lui *seul* peut nous donner l'harmonie, la certitude de la réalité éternelle qui n'existe pas à mi-chemin, entre le rêve et la vie, mais par delà les mots, les rôles et les morales.

Cette intuition sera bienfaisante pour notre corps comme pour notre âme.

J'attache cependant plus d'importance aux méthodes préventives qu'aux méthodes curatives ; les influences prénatales, la connaissance de la genèse des sexes et de leur psycho-synthèse, du mécanisme des fécondations, — nous permet d'obtenir la régénération intégrale de l'individu, qui, à sa naissance déjà, sera sain de corps et d'esprit. Cet *être nouveau* est l'âme intégrale, universelle de l'Esprit, la Santé physique et morale ou le chef-d'œuvre de l'humanité individuelle, — *régénérée*, qui n'a plus besoin d'ouvriers, de guérisseurs.

CAMILLE SPIESS,

Créateur de la psycho-synthèse
Docteur ès-sciences naturelles
p. d. d'Anthroposophie.

*
**

Considérant qu'un fait vaut cent discours, nous allons faire connaître la période de gestation et la naissance d'un enfant de parents végétaliens. Le père, ouvrier ébéniste, pratique le végétalisme depuis 12 ans, la mère depuis 2 ans.

Leur petit garçon est né le 28 décembre 1923 à la clinique d'accouchement Carnier, rue d'Assas.

Lors de la gestation, pendant les trois premiers mois, la mère eut des vomissements, ceux-ci se produisaient surtout au lendemain de rapports sexuels. Lorsque nous nous sommes rendus compte de cela, nous cessâmes ces rapports. Les bains de siège froids (Kahne) calmaient les malaises, nous les continuâmes jusqu'à la veille de la naissance du petit. Au bout de deux heures de la présence à la clinique, la mère accoucha sans douleur, elle n'a pas eu de fièvre et son lait fut abondant.

Le petit naquit en état et poids normaux.

Rentrée chez elle, la mère mangea des haricots, ce qui provoqua un malaise chez l'enfant, malaise vite guéri par l'application de l'eau sur le ventre. Néanmoins, nous le menâmes chez le Dr Lévy. Celui-ci, après un long examen, nous rassura : le petit n'avait qu'un peu de faiblesse, pour le remettre il conseilla le biberon, quelquefois.

Depuis, le sein de la mère lui suffit. Il devient chaque jour plus gros, plus beau.

M. TALENS et MARIE-JEAN.

*
**

Un jour, par hasard, dans une des réunions du groupe *Espérantiste de Paris*, à la Bourse du Travail, pour la première fois, j'entendis parler du végétalisme. Je me décidai à aller prendre un repas au « Foyer Végétalien », milieu absolument libre. Je mangeai de très mauvais cœur ; quand je sortis du Foyer j'avais aussi faim qu'en y entrant.

Cependant, je ne me rebutai pas. Je retournai au Foyer et progressivement je me suis habitué à manger la salade « Basconnaise ».

Mais, me disais-je, pourrai-je vivre longtemps de ce régime à l'âge que j'ai (26 ans), avec le métier aussi dur que je fais (vernisseur au tampon). Eh bien, je peux dire aujourd'hui : il y a 4 mois que je n'ai mangé autre chose que des légumes crus, je n'ai bu autre chose que de l'eau et me porte à merveille, mon poids n'a pas changé, mes forces sont intactes, quant à mon bien-être il s'est amélioré.

Ernest BARTÉLÉMY.

*
**

J'ai 24 ans. Voilà 4 mois que je pratique le régime et m'en trouve très bien physiquement et moralement.

Depuis que je pratique le végétalisme, ma vie a complètement changé: 1° Je me porte très bien (j'avais mal aux yeux et de l'embarras gastrique); 2° par rapport au travail je n'ai plus la crainte du lendemain; 3° j'ai une plus grande liberté, ce qui me permet de m'instruire et de m'éduquer; 4° n'étant plus intoxiqué par l'alcool, le tabac, ma pensée est plus claire, plus nette, plus compréhensive.

Plus l'individu pratiquera le végétalisme, plus il s'approchera de la nature, plus il se développera, plus il vivra sainement, plus il sera heureux et bon pour les autres, tandis que s'il ne réagit pas dans cette civilisation qui nous frappe, nous broie, nous tue, nous empoisonne, nous enchaîne, il dégénérera chaque jour victime des multiples besoins, des vices, des artifices qu'elle crée.

BOURGUIGNEAU.

*
**

En 1917, dans un village en ruines où je me trouvais, à proximité des tranchées allemandes, j'avais remarqué que de nombreux chats, devenus à demi-sauvages et se laissant difficilement approcher, circulaient parmi les ruines et venaient, à la dérobée, se nourrir des restes de nos repas. Un jour, un de mes camarades tua une de ces pauvres bêtes d'un coup de fusil.

Cet incident de peu d'importance étant donné les circonstances — des hommes s'entretuaient, que valait donc la vie d'un chat? — n'en fut pas moins le point de départ, chez moi, de nombreuses réflexions me faisant entrevoir la cruauté inconsciente des hommes envers leurs frères inférieurs et tout ce qu'avait d'horrible pour « l'homo sapiens », la nourriture carnée.

J'en arrivai à comprendre que la guerre, ce redoutable fléau, devait, pour une large part, être engendrée par cette mentalité qui fait si peu de cas de la vie en général.

Précisément, j'avais, peu de temps auparavant, lu dans une revue dont je ne me rappelle plus le nom, une thèse, appuyée de nombreux documents, suivant laquelle la nourriture carnée exalte la nervosité, la mé-

chanceté, la cruauté, chez l'homme comme chez les animaux.

Ceci me décida à abandonner l'usage de la viande et, à partir de mars 1918, je refusai dès lors ma ration de cadavre et me contentai des légumes de la cuisine militaire et du pain. Ce végétarisme était très imparfait, puisque dans la cuisine militaire, les légumes, même quand ils ne sont pas cuits avec la viande, sont presque toujours accommodés avec des graisses animales, comme l'on sait.

J'étais abstinent de toutes boissons alcooliques depuis l'âge de 14 ans (en 1906). Je n'ai été atteint d'aucune maladie grave depuis mon enfance; cependant j'ai commencé à souffrir de caries dentaires à l'âge de 17 ans. Ayant commencé à me documenter au sujet des questions alimentaires au cours de l'année 1918, peu de temps après la suppression de la viande vint le tour du café et j'adhérai à la « Société Végétarienne de France » comme membre actif au début de 1919. C'est par l'intermédiaire de la dite Société que je connus les travaux des vaillants pionniers du végétalisme en particulier de G. Butaud.

*
**

Chaque fois que je me suis imposé la suppression d'un produit quelconque, soit parce que je le reconnaissais nuisible ou pour toute autre raison, je la faisais sans aucune peine, sans aucun regret; je n'ai jamais eu à lutter sérieusement contre mes vieilles habitudes. Par contre, j'ai eu à lutter, surtout au début, contre les objurgations, les objections, les prières, les lazzis de mes proches et de bien des personnes avec lesquelles j'étais en contact, au point de m'en rendre parfois la vie pénible.

Jusqu'à présent, je ne crois pas avoir fait de prosélyte végétalien; mais ma robuste santé, ma très grande résistance à la fatigue ont néanmoins profondément impressionné nombre de personnes de mon entourage, dont plusieurs m'ont demandé des conseils assez fréquemment, poussées par la maladie ou des malaises quelconques. Malheureusement, sitôt que l'amélioration escomptée est obtenue, la plupart des gens s'empressent de retourner à leurs mauvaises habitudes.

L'examen attentif des personnes que j'ai pu observer, me permet de dire que parmi les causes qui les empêchent de devenir végétaliens, si la crainte de paraître

ridicule en est une principale, la cause capitale néanmoins est la sensualité, la gourmandise et la dépravation des sens causée par l'usage des stupéfiants.

C'est cependant une grande erreur de croire que le crudivégétalisme n'est pas capable de donner de jouissances gustatives. C'est une affaire de régénération du sens du goût qui ne peut s'obtenir que par la suppression des aliments incendiaires et des stupéfiants tels que le tabac.

Bien qu'étant habitué moi-même à la salade basconnaise, il me semble y trouver chaque jour des saveurs nouvelles, et je me surprends à savourer parfois la pomme de terre crue que je croyais fort peu comestible au début de ma pratique végétalienne.

J'ai tenté à plusieurs reprises de me rapprocher du fruitarisme strict, mais chaque fois que j'ai prolongé une expérience dans ce sens, je n'en ai obtenu que des déboires. Au bout de moins d'un mois je présentais tous les signes du syndrome de déminéralisation, si bien décrit par le docteur P. Carton, (caries dentaires, fissures cutanéomuqueuses, furoncles, etc.), et ceci, bien que je n'absorbasse que des fruits très doux et très mûrs. J'ai cessé l'usage du jus de citron que j'employais pour condimenter mes salades, en très petite quantité pourtant, pour les mêmes raisons.

L'homme préhistorique a pu être fruitarien presque strict, mais chez lui le métabolisme des acides n'était pas déficient comme il l'est aujourd'hui pour la plupart des gens.

Mon régime actuel se compose ainsi qu'il suit par 24 heures, légumes : choux, 400 à 500 gr., salades, 200 grammes. Racines et tubercules : carotte, 200 gr., divers, 200 à 300 grammes. Grain cru trempé : blé, riz, 30 à 50 gr. Huile, 60 à 80 gr. Condiments : oignon, persil ou cerfeuil ou poireau, 30 à 60 gr. De temps en temps, soit quelques noix ou noisettes, ou des fruits aqueux, mais pas plus d'une pomme ou poire par repas. Je fais ordinairement deux repas par jour. J'ai cessé à plusieurs reprises l'usage du pain, mais j'en consomme actuellement 250 gr. par jour.

En somme je compose ma salade du plus grand nombre de légumes que je peux avoir sous la main, mais tout en donnant la prépondérance à la feuille verte crue.

Avec ce régime, je me sens très fort, je suis d'une endurance qui étonne mes camarades de travail. J'ai actuellement 34 ans et j'exerce la profession d'ajusteur.

LE PIOUFF.

Capitalisme, Végétalisme, Communisme, Anarchie et . . . Christianisme.

« Avec le prix de cinq apéritifs
« on peut acheter un livre ou
« plusieurs brochures ».
(*Humanité* du 2 mai 1926).

SUITE

I

On sait que le système d'alimentation connu sous le nom de *végétarisme* ou sous celui de *végétalisme*, — selon qu'il se borne à supprimer toutes espèces de viandes et leurs dérivés immédiats, ou qu'il ajoute à cette suppression celle de tous les produits alimentaires d'une provenance animale quelconque — existe depuis la plus haute antiquité.

« Indépendamment de son double caractère prophylactique et curatif, ce système avait alors une place importante dans la philosophie et dans les religions ». Parmi les anciens philosophes qui le pratiquaient sous l'une ou l'autre de ses deux formes et qui l'enseignaient en se plaçant au double point de vue de ses conséquences physiques et mentales, on cite surtout Pythagore et Hippocrate chez les Grecs; Celse et Sénèque chez les Latins. Mais, de tout temps, parmi tous les peuples et dans toutes les catégories sociales, le végétarisme et le végétalisme ont leurs adeptes et leurs apologistes. Les uns y étant venus par une sorte d'horreur humanitaire de « cadavre animal »; les autres tout simplement parce qu'ils y trouvent des jouissances gastronomiques bien supérieures à celles du régime carné.

Personnellement, j'ai regret que mes circonstances familiales ne m'aient pas encore permis d'instaurer tout-à-fait le végétarisme, sinon le végétalisme, dans ma maison. Je ne puis guère lui être pleinement acquis que théoriquement. Mais quand, parfois, j'ai la possi-

bilité d'en faire l'expérience, soit individuellement, soit en commun, sans gêner personne, j'avoue que Vatel lui-même ne me ferait rien trouver de préférable aux légumes et aux fruits du jardin dont la culture fait le délassement, la santé et la joie de mes 74 ans. Aussi bien n'ai-je aucune peine à croire avec le docteur Legrain — qui me paraît fin connaisseur en la matière — que rien n'égale « les plaisirs savoureux de la table végétarienne; qu'elle recèle une infinité de sensations à jamais refusées aux habitués du régime carné ».

Pendant les deux adorables jours que je passais, il y a deux ans, chez notre regretté Butaud, à Vence, j'ai essayé de faire du crudivorisme. De retour à Carmaux, j'ai continué pendant plusieurs mois à ne manger que du cru, mais d'une manière absolue qu'au repas du matin, et seulement une dizaine de fois à celui de midi ou du soir. C'était, pour moi, de véritables régals. Malheureusement j'ai dû passer par les mains du dentiste, et mon râtelier artificiel ne peut plus mastiquer que des légumes et des fruits très tendres. De sorte que mon expérience des crudités alimentaires ne me paraît pas assez probante pour que je me sente autorisé à joindre mon propre témoignage à celui du docteur Legrain quand, après avoir rappelé que c'est « dans le monde entier que la France s'est acquise la réputation d'avoir les meilleurs cuisiniers et de faire de la cuisine incomparable », il met les plus savants praticiens de l'art culinaire au défi de procurer des jouissances gustatives et olfactives comparables à celles cachées dans certains apprêts de légumes et de fruits entièrement crus. Je dois même confesser que le « nougat de Vence » n'eut pour moi, en dépit de l'éloge que m'en fit Butaud, le même attrait que celui de Montélimart. C'est d'ailleurs une appréciation qui ne diminue en rien l'excellence du crudivorisme, et le plus beau, le plus tendre rôti du monde ne me dirait rien à côté « d'une grappe de raisin, d'une pomme pleine de sève ou d'un melon juteux ». J'ajouterai — et ceci est bien un argument — que je ne doute pas de devoir la forte santé et l'endurance au travail dont je jouis encore dans l'extrême vieillesse, à ce fait que, dès mon enfance et dans les divers milieux où j'ai vécu, les légumes et les fruits, furent toujours par moi préférés à la viande, sans parler de mon horreur de l'alcool et du tabac.

Mais des considérations d'un ordre beaucoup plus

élevé me font, à mon tour, admirer l'effort de ceux qui se sont groupés autour de l'homme loyal et généreux dans lequel *l'action révolutionnaire par le végétarisme ou le végétalisme* vient de perdre si prématurément un de ses apôtres les plus actifs, les plus courageux, les plus intelligents et les plus oublieux d'eux-mêmes.

Certes, je ne vois rien de très révolutionnaire dans le seul fait de substituer les légumes et les fruits à la viande, la bonne eau claire aux alcoolisants et le parfum des fleurs à l'odeur empestée du tabac. Un tel changement dans la manière de vivre des travailleurs s'accomplirait-il chez tous, que, par lui-même, il ne ferait pas avancer d'un pas leur affranchissement économique. L'exploitation capitaliste pourrait même y trouver un excellent motif d'aviilissement des salaires, si les exploités ne voyaient là qu'une affaire de goût ou qu'une combinaison hygiénique; s'il ne s'agissait, pour eux, que de se préserver ainsi d'une foule de maladies ouvrières de tombes prématurées ou servieuses d'incurables infirmités dûes, celles-ci comme celles-là, au seul abus de la viande, de la pimentation, du tabac et des boissons fortes. Dans ces conditions, je le répète, rien ne serait changé dans un état social où les jouissances des uns sont faites des privations des autres, et le prolétariat, selon le mot ignoble qu'on prête à Renan, resterait « le tas de fumier destiné à la culture de quelques plantes rares ».

Mais qu'on me mette en face d'une classe ouvrière faite majorité d'individus ayant la mentalité militante d'un Georges Butaud et de ses compagnons. C'est à dire composée d'hommes et de femmes qui, par cela même qu'ils ont, depuis longtemps, éliminé de leur vie tout ce qui était nuisible ou inutile à leur développement, tant au mental qu'au physique, ont radicalement transformé leurs habitudes, leurs goûts, leurs idées, leurs sentiments, leurs conceptions de la morale et de la justice et, par suite, ont réformé l'emploi de leurs loisirs et le choix de leurs relations. Que je voie les exploités du capitalisme employer à l'achat de livres propres et instructifs autant d'argent qu'ils en portent au bureau de tabac ou chez le bistrot empoisonneur, et préférer la lecture et l'étude aux distractions aussi malpropres qu'ineptes du music hall ou du cinéma. Enfin, qu'il n'y ait que de tels éléments dans nos organisations ouvrières — trop souvent encombrées de tabagistes et de soiffeurs, quand elles ne les ont pas à leur

tête. — Alors on pourra parler de chambarder le régime capitaliste et chanter l'Internationale. Et si, un beau soir, la révolution se déclanche, je cesserais de craindre qu'elle n'aboutisse qu'au plus lamentable échec suivi de la plus féroce des répressions.

H. TRICOT.

N.-B. — J'ai constaté quelques coquilles dans mon précédent article, mais si visibles que ce serait faire injure aux lecteurs du « Végétalien » de les signaler. Je me bornerai à me recommander à la sollicitude du camarade typo, en lui faisant cependant remarquer que si les mots *ami* et *mai* s'écrivent avec les mêmes lettres, ils expriment pourtant des idées assez différentes.

H. T.

La Philosophie de Gobineau

Résumé de la Conférence du Dr Camille Spiess, faite le 29 mai 1924, au F. V., rue Mathis.

De son vivant, Arthur de Gobineau, diplomate français, était demeuré le plus inconnu des historiens et le plus ignoré des philosophes.

Après sa mort, presque du jour au lendemain, il devint célèbre et aujourd'hui, le *gobinisme* compte un très grand nombre d'adeptes et de fervents admirateurs.

Bien avant d'être estimé en France, à sa juste valeur, il était en Allemagne, l'objet d'un véritable culte. Richard Wagner le découvrit (1), mais c'est le professeur Louis Schemann qui est le véritable artisan de sa renommée posthume (2).

Les théoriciens du pangermanisme se sont annexé l'œuvre de Gobineau en étendant son concept de l'*aryano-germanisme*. Ce pseudo gobinisme, dont Chamberlain est l'inventeur, a été exploité par les pangermanistes et les racistes dans un but politique dont Gobineau n'est pas responsable, en dénaturant la conception purement *éthnique* de son germanisme rétrospectif (3).

(1). Voir à ce sujet : Deffoux. *Les Origines du Gobinisme en Allemagne*. « Mercure de France », 15 juin 1925.

(2). L. Schemann. *Gobineau. Une Biographie*, T. I. XXXV, 579 p. et T. II, XXIV, 750 p. Strasbourg 1913 et 1916.

(3). Schuré. *Le Germanisme de Gobineau*. Rev. Pol. et littéraire. 1915.

Adversaire de Darwin, Gobineau, qui a toujours combattu les théories transformistes, a proclamé avant lui, le principe de la *sélection naturelle* et en a fourni la démonstration historique.

Spiritualiste, il a développé cette thèse physiologique et moniste que la race est le facteur fondamental de l'histoire et que la psychologie ethnique est la racine et la vie même de l'humanité.

Le grand mérite de Gobineau est d'avoir mis en pleine lumière, par son *aryanisme* historique (1) l'aptitude culturelle de la race blanche, sa grande extension dans le passé, sa présence à l'époque de la Renaissance, sa disparition graduelle, précédant le déclin, la chute et la mort des peuples dont elle a constitué l'aristocratie intellectuelle.

Il a montré que ce sont les mélanges ethniques qui déterminent et règlent le progrès et le recul des sociétés, que le mélange du sang aboutit à l'éclosion des théories collectivistes et révolutionnaires.

Darwin en Angleterre, Broca et Laponge en France, Woltmann et Ammon en Allemagne, n'ont fait qu'élargir la voie ouverte par Gobineau, en créant l'anthroposociologie.

La solution ethnique ou gobinienne du problème sociologique est plus désirable que l'idéologie exsangue de R. Rolland ou que les mesures anarchiques de Kropotkine dont un impossible empirisme a conçu le rêve.

Gobineau a rendu à notre génération décadente et *déracinée*, — et j'insiste sur ce mot qui se trouve dans Gobineau (2) avant que Barrès ait écrit son roman, — le meilleur des services, en démontrant l'inégalité des individus par la loi de nature, dont il a donné « des preuves incorruptibles comme le diamant, et sur lesquelles la dent vipérine de l'idée démagogique ne pourra mordre ». Presque toutes les folies et toutes les sottises que font aujourd'hui nos contemporains, dérivent d'une fausse idée de l'égalité qui est la plus belle invention de l'hypocrisie sociale. C'est la grande erreur des nationalistes et de tous ceux qui prêchent les *droits de l'homme* de croire que leur volonté politique puisse opposer avec succès sa résistance aux lois de l'hérédité parce que la race (*génie de l'individu*) est toujours la plus forte.

(1). E. Seillière. *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*. Paris, Plon, 1913.

(2). Ottar Jarl, III, 7.

« La théorie de la race, dit J. Jaurès, a d'abord un trait charmant, c'est qu'elle nous a été révélée dans toute sa puissance par Gobineau et que ce dernier était resté incompris en France jusqu'à ce que l'Allemagne eût découvert la puissance de son génie », qui aboutit à une sorte d'Internationale de l'élite.

Vers 1850, Renan écrivait à Gobineau : « La France croit très peu à la race précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé de son sein ». (1)

* *
*

On a pu dire avec raison, que la distinction de la morale des maîtres et des esclaves ainsi que la doctrine du *surhomme* procèdent de Gobineau et qu'il est le courant profond qui fait ondoyer, autour de Nietzsche, la vie spirituelle contemporaine.

L'influence de Gobineau sur Nietzsche se fait sentir à partir de 1883. Elle est manifeste dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), dans *Par delà le Bien et le Mal* (1886) et dans la *Généalogie de la morale* (1887).

Dans les thèses fondamentales de ses derniers écrits on retrouve les idées de Gobineau sur : l'*inégalité* ethnique, morale et individuelle, l'importance et la nécessité du règne des élites, la décadence européenne et l'*énergie aryenne* qui est la grande école de la souveraineté sur soi-même (*Volonté de Puissance*, impérialisme de la Race, de l'Amour, ou de l'Esprit).

L'homme naturellement noble, sauvage, puissant, sain et bon, dégénère par le métissage, comme l'a montré Gobineau, non pas, comme le croyait Rousseau, parce qu'il est savant et civilisé, mais parce qu'il est né dans un milieu social, vénal ou religieux qui ne peut faire de lui qu'un esclave : l'homme ignoble, domestique, *malade*, malsain et méchant. « Les malades, dit Nietzsche, sont le plus grand danger pour l'humanité et non les puissants... Les malheureux par fatalité ethnique, les écrasés, les avortons, — ce sont eux les faibles, les méchants, qui minent la vie, empoisonnent l'humanité et enlèvent toute notre confiance en l'homme, en compromettant la race humaine ». ()

« On se méprend, dit-il encore, sur la bête de proie, comme sur l'homme de proie (César Borgia, par exemple); on se méprend sur la *Nature*, aussi longtemps

(1). J. de Lacroix. *Renan et Gobineau*. « La Revue de la Semaine » du 21 juillet 1922.

(2). *La Généalogie de la morale*, 3^e partie, § 14.

qu'on cherche la *maladie* chez ces animaux et les produits les plus sains des tropiques, ou bien encore l'*enfer incarné*, comme jusqu'à présent tous les moralistes l'ont fait » (1) « ...C'est le troupeau qui a vaincu dans les choses de la morale, qui empêche le libre épanouissement de la vie ». La culture et la sagesse véritables sont la volonté individuelle et triomphante de la race, du génie que ni les conseils, ni les indignations, ni le scandale, ni les désirs pieux ne peuvent changer.

Le sens de la culture qui a existé jusqu'ici, partout, c'est de faire de l'homme-animal sauvage, sage et cultivé, un animal domestique et civilisé, sot et barbare. Il est devenu par le métissage (fécondation croisée) et la civilisation, un nain tremblant et chancelant. L'homme manque de la meilleure chose lorsqu'il commence à manquer d'humanité en soi sans laquelle il n'est qu'un fantôme fugitif, injuste et injurieux.

Dans une page célèbre de la *Renaissance* (2), Gobineau nous montre le pape Alexandre IV justifiant César Borgia devant sa sœur Lucrèce, dont il vient d'étrangler l'époux : — « Ce n'est pas un monstre, ma fille, c'est un Dominateur... Pour ces sortes de personnages que la destinée appelle à dominer sur les autres, les règles ordinaires de la vie se renversent et le devoir devient tout différent. Le bien et le mal se transportent ailleurs, — plus haut...

« La grande loi du monde, ce n'est pas de faire ceci ou cela, c'est de vivre, de grandir et de développer ce qu'on a en soi de plus énergique et de plus grand... Marchez droit devant vous. Ne faites que ce qui vous plaît, en tant que cela vous sert. Abandonnez aux petits esprits, à la plèbe gallo-romaine des subordonnés les langueurs et les scrupules qui rongent les milieux protestants.

« Le plus beau des spectacles, dit Nietzsche, est celui de la puissance qu'un génie déploie, non pour des œuvres, mais sur soi-même (Volonté de Puissance) en tant qu'œuvre (3). De même que son illustre prédécesseur, Nietzsche pense que dans la décomposition générale, il n'existe plus que la valeur humaine de la Volonté de Puissance qui fait de l'individu le tout qu'il doit être et sans laquelle l'égalité, la liberté et la fraternité ne sont que des mirages trompeurs.

(1). *Par de la... Histoire naturelle de la morale*, aph. 197.

(2). *La Renaissance*, III, Rome, Paris. Plon 1877.

(3) *Aurore*.

« Je pense que l'honnête homme, dit Gobineau dans les *Pléiades* (1), l'homme qui se sent une âme (dont la race est féconde = génie de l'individu) a plus que jamais le devoir impérieux de se replier sur lui-même, et, ne pouvant sauver les autres, de travailler à s'améliorer... Travailler sur soi-même, voilà désormais le devoir et le seul devoir qui serve ».

Tout ce que la Société perd ne disparaît pas, mais se réfugie dans l'individu pour en faire un homme, l'homme du genre *humain*, qui se possède, qui est *possédé* et qui est lui-même sa raison d'aimer, d'être, de connaître et sa destinée !

« Que ta bonté, dit Nietzsche, à l'homme naturellement noble et dur, soit ta dernière victoire sur toi-même. Je te crois capable de toutes les méchancetés, c'est pourquoi j'exige de toi le bien ».

De même pour Gobineau, l'ensemble est petit, imparfait, misérable, douloureux, honteux et répugnant. Grand et fécond dans la solitude lumineuse de sa plénitude l'Individu est l'homme tout entier ou NORMAL qui s'élève, survit, et, comme dans les ruines égyptiennes, au milieu d'amas de décombres, débris mutilés, surgit vers le ciel, quelque Sphinx gigantesque, dont la hauteur symbolise la Pensée, — il maintient intact le type sublime de la création.

Gobineau et Nietzsche croyaient que la vertu suprême de l'Individu est de *ne pas dévier*, de vivre dangereusement, résolument, — harmonieusement.

Voilà la *Ligne Droite* de Laô-Tsé; voilà la droiture de l'Intelligence ou l'aversion sexuelle de l'Amour.

N'oublions pas que l'Humanité commence dans l'homme, avec sa *sincérité* qui est l'Honneur ou l'Amour du genre humain, — seule *réalité* du monde.

L'aurore de la Sagesse, — l'Humanité individuelle ou régénérée, — l'avènement du Génie, le règne de l'Amour ou la fin du monde est la réalisation pratique des systèmes positivistes que notre siècle a vu naître : La religion de l'Humanité éternelle (Amour) d'A. Comte, le Phalanstère de Ch. Fourier, l'Age d'or de Saint-Simon, le *Don de Soi* (2) de Butaud, mon individualisme intégral (androgynosophie) ou le paradis terrestre des anthroposophes.

L'individualiste rachète sa férocité par l'importance

(1). *Les Pléiades*. Paris. Plon, 1874.

(2). *Humanité, Eternel-Adolescent*.

des dons qu'il prodigue à l'humanité, parce que lui seul est capable de la comprendre, de l'aimer et de l'élever.

« Sois dur, dit Nietzsche, dur comme le diamant..., le plus dur seul, est le plus noble. Que la contrainte te soit aussi étrangère que le repentir. Sache que rien n'est vrai et que tout est permis, hormis la faiblesse qu'elle s'appelle vice ou vertu ».

« Vivre dangereusement, écrivait Emile Faguet, est le grand, le vrai, l'essentiel et définitif signe de noblesse... Se surmonter, se développer, se développer en beauté, — dernière beauté, le danger, — voilà tout l'immoralisme nietzschéen de la volonté de Puissance » (1). dont le risque noble est le sel de la vie intérieure.

*
**

Gobineau a éveillé le génie de Nietzsche. Il est le précurseur de son individualisme auquel il a donné une base biologique, sans lequel le soi-disant philosophe n'est qu'un métaphysicien, un souteneur d'idées, — un théoricien de l'honneur. Comparé à celui de Nietzsche, l'individualisme de Gobineau est, en effet, beaucoup plus évident dans sa vie que dans son œuvre et lui assure une place éminente dans l'histoire intellectuelle de l'humanité parce que le génie est dans l'art ce qu'il est dans la vie.

Il ne suffit pas de lire Gobineau pour le comprendre, l'admirer et l'aimer : il faut avant tout, connaître sa vie (2) et se pénétrer des principes qui l'ont dirigée. Elle ressemble à celle de ces êtres lumineux qui, s'isolant de la foule, en se qualifiant de *pléiade*, comme il le dit lui-même, sont attirés entre eux, associés dans l'espace infini par les lois d'une mystérieuse et irréfutable affinité.

Préoccupé de sa personnalité morale et de tout ce qui s'y rapporte, comme le guerrier aryen, dont il nous a tracé le portrait, celui que Barbey d'Aurevilly a surnommé l'*Alceste du patriotisme*, cet esprit européen, si largement ouvert à tout ce qui est humain, indifférent pour le génie des lieux, comme pour les nationalités, ne s'est jamais senti *matériellement* patriote.

S'il n'a pas éprouvé la passion enfantine du sol où il est né, comme Barrès, et ces Messieurs de l'*Action*

(1). *La Démission de la morale*. Paris, 1910.

(2). Voir C. Spiess. *La vie de Gobineau*. « Pensée Française » du 13 décembre 1923. Lange *Le Comte de Gobineau. Etude biographique et critique*. Strasbourg 1924.

Française et du « nationalisme intégral », c'est que son goût d'indépendance domine absolument sa pensée, c'est qu'il savait, mieux que personne, comme il l'a dit dans une page admirable de la *Renaissance* : « que cette maxime tend de nos jours à s'implanter que l'homme doit tout subir : l'injustice, la cruauté, l'insulte ; tout accepter en baissant la tête quand ces indignités sont infligées par des gens en pouvoir de remuer les fils de la creuse et ridicule marionnette que l'on appelle la *Patrie*. C'est une idole de bois. Elle agite les bras, les jambes, ouvre, ferme la bouche, roule de gros yeux. Les premiers charlatans venus la mettent en branle. Ils parlent pour elle ; car, d'elle-même, elle n'existe pas ! On a pourtant inventé, au profit de ces drôles-là et au nom de cette machine factice, je ne sait combien de belles sentences, mais ce ne sont là que des préceptes d'esclaves, d'idoles, de misérables qui ont perdu les deux tiers de leur virilité » (1) et qui ne sont même pas dignes de ramper sur les marches du pouvoir !

C'est sa passion de la sincérité qui ramena Gobineau vers le génie de sa race dont il a suivi toutes les manifestations, depuis son origine, et dont il est lui-même la dernière et glorieuse personnification. Voilà son originalité véritable.

Il semble que le moment soit venu, à l'heure de la résurrection prochaine, qui va surgir de l'apaisement des haines folles, de rendre hommage à Gobineau. Il a droit à la reconnaissance de tous ceux qui pensent que le génie de l'homme n'a pas de patrie parce qu'il appartient à l'humanité.

Camille SPIESS.

Paris, le 15 Juin 1925.

Le Culte des Morts

Il est néfaste pour les vivants, parce que les soins autour d'une tombe créent une activité stérile ; parce que les habits de deuil entretiennent artificiellement la tristesse.

J'avais perdu mon père à l'âge de huit ans. J'ai été élevée avec deux petites filles qui avaient perdu en même temps leur grand'mère. Pendant une année et demie, habillées de noir, nous n'osâmes toutes les trois

(1). *La Renaissance*, V. (*Michel-Ange*), p. 481. Paris, Plon 1922.

ni rire, ni jouer, ni se remuer. Dès que l'une des trois s'oubliait, les deux autres lui rappelaient : « Nous sommes en deuil ! »

Mais s'il est néfaste d'exagérer le deuil, il serait injuste d'oublier les morts, il serait lâche de les calomnier et inutile de les poétiser.

Han-Ryner sait aimer les morts, il est leur véritable ami, car il cherche à pénétrer leur pensée et tenir compte des conditions, de l'époque, du milieu où ils avaient vécu.

Nous reproduisons le bel article de Marie Blossier paru dans le Bulletin des « Amis de Han Ryner ».

Sophie ZAIKOWSKA.

L'Ingénieux Hidalgo Miguel Cervantès de Han Ryner

Comment dire — « pensée qui rit et rire qui pense » — la grandeur souple et souriante de cette œuvre nouvelle de Han Ryner : *L'ingénieux hidalgo Miguel Cervantès* ?

C'est dans l'atmosphère de l'Inquisition que se déroule la fin de vie simplement misérable de l'illustre créateur de *Don Quichotte*.

Or l'histoire de cet homme de génie merveilleusement héroïque en sa vie aventureuse comme en ses quotidiennes difficultés comporte peu d'événements en sa dernière période. L'essentiel s'est passé antérieurement. Cependant Han Ryner présente le héros dans sa vieillesse et redonne la vie aux documents exacts recueillis, soit en lui faisant rencontrer sur la route de Madrid à Esquivias les personnages utiles à cette résurrection, soit en lui faisant à deux reprises narrer les événements saillants de sa vie de soldat.

Pourquoi cela ? Est-ce seulement recherche de moindre banalité ? Ne serait-ce pas plutôt que Han Ryner, en véritable amant de la Pensée humaine, a voulu attirer l'attention sur la pensée de son personnage plus encore que sur son héroïsme ?

Ce qui tendrait à le prouver c'est que Han Ryner met au premier plan la songerie de son héros et nous montre ainsi le « fils du cerf » en ses apartés, fort de toute sa richesse intérieure. Rien d'ailleurs de plus

subtil et de plus profond que ce procédé pour représenter le *type* du poète-penseur. Cette méditation épanouie, non moins que les épisodes poétiques du livre nous précise la puissance de rêve du génie rynérien. Par cette intériorisation constante Han Ryner élève à l'originalité sa création de Cervantès. On pourra noircir du papier sur l'immortel auteur de *Don Quichotte*, on ne remplacera pas cette figure de héros-génie dressée par un égal.

L'histoire s'ouvre dans la pauvre chambre à tout faire, commune à Cervantès et aux quatre femmes — son épouse, sa sœur, sa fille et sa nièce — qui partagent la misérable vie du génial écrivain. Après ce tableau d'intérieur du début, peu banal en sa simplicité pauvre, et l'apparition de l'imprimeur don Juan de la Cueva et du duc de Béjar dans la traversée de Madrid, nous suivons sur la route Cervantès qui, appuyé sur son bâton, se rend au paisible village d'Esquivias pour y travailler dans la solitude.

C'est d'abord la rencontre de deux moines à dos de mule, qui l'arrache à ses aventures de penseur errant. Ce sont les dominicains Aliaga, le gros confesseur du roi et le vieux long Blanco de Paz. La conversation « paysage de précipices et de ténèbres » s'engage. Ce chef-d'œuvre de dialogue est fertile en révélations.

C'est ensuite l'aventure amoureuse de sa jeunesse qui, sous les traits d'une délicieuse vieille bohémienne se dresse tout à coup devant lui sur le bord de la route. Il reconnaît en *Preciosa* la merveilleuse gitanilla d'autrefois, auprès de laquelle il se réfugia un temps en un rancho de bohémiens, et qui occupait encore en ses multiples souvenirs d'amour la place la plus émouvante.

Cette scène est une exquise création poétique.

Puis c'est Esquivias où plusieurs hommes à l'ombre d'un ormeau, occupent un banc de pierre. C'est à ces simples de campagne parmi lesquels se détachent maître Tomas le barbier, l'aubergiste, et le vieux soldat Rafaël de la Rapita, ses humbles amis, que Cervantès réserve « les fêtes enivrantes de la parole ». A deux différents voyages il conte et la bataille navale de Lépante où il perdit la main gauche et les péripéties de sa longue captivité en Alger. Ces deux parfaits récits, de sobre coloris antique, commandent également l'admiration.

Même ils coulent si simplement, et d'un bout à

l'autre du livre le style, hautement soigné, fusionne si bien grandeur et souplesse qui caractérisent l'Homme que l'on peut se demander si, à travers la couleur de l'œuvre, la postérité en distinguera le fond.

Or, ce livre est fait, dit Han Ryner, de la souffrance de Cervantès qui n'est pas libre de parole.

On y sent que Cervantès voudrait exprimer ses opinions avancées de Pacifiste anti-militariste et anti-catholique, mais qu'il s'abstient pour épargner aux quatre femmes de sa famille, qu'il laisserait derrière lui, les horreurs de l'Inquisition.

Cervantès termine ses récits de batailles en avouant après dix ans de service à la guerre, son dégoût de la guerre. Il dit comment la honte et l'indignation brisèrent son épée. Car « la victoire est déformatrice. Par l'orgueil et la cruauté, elle métamorphose les meilleurs mêmes en bêtes féroces... Quel vainquer fut jamais juste ? »

« Ni la parole ni l'épée ne peuvent rien contre l'éternelle folie humaine, ni le courage de tuer ni le courage de mourir... Et Cervantès s'écrie à haute voix dans le désert : Ni par l'épée ni par le martyre. Mais peut-être, peut-être par le rire. »

C'est donc *le rire* de Cervantès qui doit nous faire réfléchir... *Par le rire* sa sagesse espère sauver le monde de l'éternelle folie humaine. Han Ryner croit « en la puissance à la longue portée du symbole comique »... Aussi ferme-t-il un de ses livres pour les contemporains comme Cervantès fermait hermétiquement son *Don Quichotte* « avec un fermoir de rire ou de poésie, d'or ou de lumière railleuse : mais peut-être la postérité saura dénouer le fermoir qui châtoie. »

La visite de Calderon à la fin de la vie de Cervantès charme délicieusement. L'hommage de l'avenir apporté par la voix de l'apprenti poète, en cette « malplaisante saison où la guitare des Lope de Vega grince médiocrement » et cependant est seule écoutée, explique l'enthousiasme du grand dramaturge méconnu. Ce sont vraiment là d'exquises pages.

Avec les deux figures émouvantes et idéales de la vieille bohémienne *Préciosa* et du jeune poète *Calderon*, Han Ryner semble s'être délivré — « poésie c'est délivrance » — de ces « phantasmes intimes » que M. Léon Daudet étudie en son dernier livre *Le Rêve éveillé*. La poésie de ces deux personnages vient des ondes mêmes de son rêve.

Quant à la mort du héros on regrette aussi pour lui « son ardente liberté d'esclave », du temps où il se croyait le droit d'être courageux. Au sourire victorieux à la fois et crispé qui accompagne ces mots : « Toute la rançon est payée, je puis quitter Alger » nous lisons la plus fière, la plus éloquente, la plus héroïque des résignations. Il fait comprendre le martyre moral que dut en mourant éprouver ce libre-penseur de génie à se croire obligé de jouer la comédie d'une mort catholique jusqu'à réclamer le déguisement de ses restes sous la bure du Tiers-Ordre cruel.

Tous les personnages de ce livre : l'épouse Catalina, les dominicains Aliaga et Blanco de Paz, l'imprimeur don Juan de la Cueva, le vieux soldat Rafaël de la Rapita, tous sont vivants à l'égal des Sancho-Pança, des Dulcinée du Toboso, des Maritorne de son héros.

Quant à Cervantès lui-même, Han Ryner nous présente en sa personne un sujet exceptionnellement remarquable : A la fois génie et héros, sa patiente douceur, sa simplicité, sa modestie, sa bonté tolérante, son détachement sage, sa maîtrise de soi, sa sérénité le prédisposent à la paternité de « *Persilès et Sigismonde* », la sublime et bienfaisante épopée si injustement oubliée. Et le livre que Han Ryner lui consacre est grand comme son Homme.

Les deux Héros-Génies, celui qui peint l'autre en se peignant et celui qui est peint en l'inspirant, y fusionnent exemplairement tant leur physionomie spirituelle s'équivaut. Je n'en veux pour preuve que cette réponse de Cervantès à Aliaga : « *Don Quichotte*, un joyeux sifflement de merle. Je veux essayer au soir de ma vie si je saurai chanter comme rossignol dans le crépuscule. »

Une telle fusion affirme une fois de plus la personnalité en art de notre grand Ami et qu'il n'y a pas de supériorité en cette hauteur : « *La région des égaux* ».

En fermant les yeux après lecture réfléchie j'ai l'impression d'être devant quelque chose d'immense, devant la grandeur humaine qui édifiera l'épopée de l'Amour et du Pardon.

Quant au « *Calderon de oro!*... » murmure d'admiration, c'est bien là un fermoir « d'or et de lumière railleuse », un fermoir d'impondérable humour.

Permettons-nous de féliciter admirativement ici le Maître pour cette œuvre vivante qui nous en promet... d'autres !

Marie BLOSSIER.

La Vie et la Mort de G. Butaud (1868-1926)

CHAPITRE PREMIER

Les Adieux à la Vie

Les lecteurs du « Végétalien » ont lu, dans le numéro de décembre 1924, cet article touchant de G. B., intitulé :

Ma Liberté, ma Société

« Je ne suis pas libre de quitter ma propriété, de
« voyager, d'aller où bon me semble, je suis retenu,
« il me faut manger partout où je me trouve, partout
« où j'aborde il me faut un gîte accueillant et des amis.
« Robinson sur mon rocher de Vence, je suis attaché
« loin de ceux que j'aime ; chaque soir mes châssis doi-
« vent être couverts de leur doux paillason et réchauf-
« fés le jour par les ardeurs du tiède soleil hivernal ;
« mes raisins, mes figues séchées, mes pommes et mes
« olives et mes châtaignes et tout mon home, toute ma
« propriété m'enchaîne en un riant séjour de quiétude.

« Cependant, dans la vallée le train qui passe
« ébranle mes cordes sentimentales, mes amis sont ab-
« sents, j'éprouve une secousse, une douleur passagère.
« Mes amis ? Quoi que je fasse, presque inconsciem-
« ment, c'est toujours avec eux que j'œuvre et pour
« moi et pour eux ! Il n'est pas un moment où j'agisse,
« je pense en ne tenant compte que de mes soixante
« kilos de viande ; toujours les idées, les sentiments me
« relient aux autres hommes, aux amis d'abord, puis
« par eux au reste de l'humanité et par elle à l'anima-
« lité, à la végétation, à l'universalité.

« O liberté ! Liberté laisse-moi aimer, choyer, me
« donner à ceux qui sont toute ma vie, tout mon bon-
« heur, laisse-moi vivre près d'eux dans leur entou-
« rage, leur apporter tout ce que mon cœur rêve pour
« eux de tendresse, d'affection, de pensées, de travail,
« de soins, de prévenances, de richesse, laisse-moi les
« faire jouir de tout ce que la force de mon amour peut
« créer pour eux de bien et de bon. C'est près d'eux, là
« seulement que je vis réellement, et je les aime et je
« les embrasse et mes pensées et les leurs s'unissent
« et s'entrechoquent et nos projets s'harmonisent et
« s'opposent et je les mords et les égratigne... mes
« amis me complètent, car qu'est-ce que ma person-
« nalité, si ce n'est un des produits de millions et de
« millions d'êtres préexistants et des vivants.

« Mentalement, ici je suis en contact constant avec
« les amis lointains ; je juge de leurs projets, j'en ap-
« prouve une partie, je combats l'autre ; mon activité
« physique, intellectuelle est toujours l'expression de
« mes idées, de mes sentiments conjugués avec ceux de
« mes amis, mon activité c'est le résultat en moi de la
« concentration de tout un monde : ma direction per-
« sonnelle est le fruit d'autrui !

« Ermont, Nice, La Croix, Bascon, Paris, Le Bois
« Fourgon, Arles, Carmaux, Gentilly et tant d'autres
« lieux qui abritez mes amis connus et inconnus, vous
« possédez mon âme. je ne suis pas tout entier sous ma
« cloche de verre à Vence, je suis répandu. Amis, je
« suis parmi vous, je suis partout où vous êtes, par-
« tout où vous avez une joie, une peine, partout où vous
« respirez et où vous mourrez sans que je sois là pour
« vous fermer les yeux, ou plutôt je suis Celui qui
« vous unit tous, je suis l'Ami qui fond toutes les per-
« sonnalités chéries en une même individualité en mon
« Moi.

« Liberté, tu ne fais pas de miracles ; ma liberté a
« comme limites ma matérialité physique, corporelle.
« Enfin, je puis quelquefois correspondre et par là
« entretenir la chaleur de l'amitié, quelquefois en de
« courts espaces je puis voir mes amis et vivre de leur
« vie, mais les jours que je passe loin d'eux me lais-
« sent les cruels regrets d'une vie incomplète. O mes
« amis, je voudrais tant être près de vous et vous
« épargner des fatigues, des peines, des maux, des dou-
« leurs que je sais journaliers et nous sommes dissé-
« minés luttant chacun de son côté pour l'entretien de
« notre vie. Seule l'Idée nous est commune, nous relie.
« Faible lien qui ne remédie à presque rien, qui ne
« soulage pas. Idéal ! En compensation de tes charges,
« qu'apportes-tu ? Tu ne soulages pas, tu n'amointris
« pas les difficultés de l'existence, tu ne supprimes pas
« effectivement de la douleur et cependant c'est ceux
« qui sont épris de mon Idéal qui sont touchés de ta
« Grâce que j'aime : ceux-là sont mes amis.

« J'aime ceux qui, par le fait qu'ils vivent diminuent
« la souffrance. A mes yeux, il n'est qu'un titre d'amour
« qui englobe toutes les virtualités, diminuer de la
« souffrance ! Et c'est pourquoi j'aime les hommes à
« des degrés divers, c'est pourquoi je poursuis l'erreur
« partout, chez moi et chez tous, surtout chez mes amis
« les plus proches, chez mes sœurs, chez mes frères.
« Je combats.

« Le combat, c'est ma vie. Je ne suis que le produit
« d'oppositions, de décompositions et de synthèses.
« Quand elles ne se manifesteront plus dans ma chair,
« dans mon esprit, je ne serai plus qu'un cadavre, que

« je vous prie de donner à vos chiens, pendant le temps
« qu'ils rongeront ma carcasse, pas trop grasse, hélas !
« ces pauvres bêtes économiseront le pain que par
« aveugle bonté vous geignez à leur produire !

« Mais je ne combats pas pour combattre, pour la
« joie du combat. Mon combat n'est pas une création
« voulue de mon intellect, de mon imagination, mon
« combat n'est pas celui d'un gladiateur contre un autre
« gladiateur, il n'est pas personnel et purement indivi-
« duel, si mon cerveau et mon bras agissent, c'est en
« concordance avec d'autres cerveaux, avec d'autres
« bras qui sont dans le même atmosphère, sous les mê-
« mes cieux, sous la direction de l'Idée conjuguant nos
« efforts pour augmenter les bienfaits de la vie, en di-
« minuer les charges.

« Je sais que mes châssis, pour moi seul abritent
« fort bien mes laitues et mes plants, et je sais perti-
« nemment que si au lieu d'être une unité, je pouvais
« agir collectivement, si au lieu de quatre châssis
« j'avais une immense verrerie, j'aurais avec beaucoup
« plus de facilité des laitues et des plants. De cette serre
« j'aurais des jouissances de toutes sortes, car au milieu
« de mes verdure, par les temps de frimas, j'aurais
« chaud — nous aurions chaud. J'y aurais et ma cuisine
« — mot impropre pour moi crudivore — et mon lit et
« mon poêle et ma bibliothèque — comme je suis per-
« sonnel, je dis toujours « je » au lieu de « nous » —
« et je vivrais parmi mes amis présents.

« Mais les uns sont là, les autres là-bas, et chacun
« ici ou là a ses châssis — ses moyens particuliers et
« personnels d'avoir ses laitues ! Chers amis, ne fer-
« mons aucune avenue, ne nous interdisons aucun sen-
« tier. Que chacun prenne le chemin, la route droite ou
« tortueuse, plate ou monteuse qui lui convient pour
« qu'un jour les plus prêts parmi les hommes à vivre
« une bonne vie aient la serre commune à Vence, à
« Paris, une autre encore là, là-bas, en aient partout...

« Ce qui nous attache à nos châssis personnels c'est
« notre matérialité, notre physique, puisque notre pen-
« sée — l'Amour — est une, quoi que diverse dans ses
« aspects. Pourquoi sommes-nous différents dans les
« manifestations diverses de notre activité physique,
« puisque les mêmes lois universelles nous régissent ?

« Si les lois sont même impérieuses pour cha-
« cun de nous et si cependant chacun de nous a une
« façon différente de vivre — qui crée le personnalisme,
« s'oppose à l'harmonie, maintient la propriété indivi-
« duelle, nécessite l'autorité — c'est que relativement
« aux inéluctables nécessités physiologiques, produits
« des lois naturelles, nous vivons d'une façon fantai-
« siste.

« L'Unité de la vérité relative, l'Unité qui forme l'en-
« semble des phénomènes vitaux et dont nous possé-
« dons la connaissance d'une partie, nous a placés,
« nous, végétaliens, sur le chemin de l'Unité des efforts
« pour la satisfaction des nécessités physiologiques hu-
« maines. Il viendra un temps où les besoins matériels
« de certains de nous seront si normaux et simples que
« naturellement au lieu d'avoir chacun des châssis nous
« aurons communément par toute la terre des verrières
« où tous les amis mangeront, travailleront, aimeront,
« vivront supérieurement dans la simplicité du savoir.

« Mes amis, nous approchons les uns des autres,
« j'entends vos pas, vos voix, des montagnes de pré-
« jugés ne nous séparent plus, le jour approche où cha-
« cun de nous sera supérieur aux difficultés de la vie
« qui actuellement pour chacun de nous renaissent à
« chaque matin — car elles sont en germe en chacun.

« Ce sera chaque jour un jour de fête, un nouveau
« jour de fraternité, la serre donnera des laitues à tout
« le monde, facilement... et selon nos gais désirs nous
« irons d'une verrière à l'autre ou bien nous nous fixe-
« rons momentanément parmi les betteraves, les
« figuiers, les orangers ou parmi les pommiers — au-
« près des amis.

G. BUTAUD.

*
* *

Butaud quittait bientôt sa cloche de verre à Vence. Le 31 décembre 1924, il était de retour à Ermont. Notre bon camarade Kamieniecki remplaça Butaud au Foyer de Nice. Butaud semblait très fatigué, bien qu'il ne se plaignait de rien. Victor Lorenc lui dit : « Tu sembles être à la veille d'une maladie. »

A Ermont, où il passa l'hiver et l'été, sa santé s'était améliorée. Son régime fut strictement végétalien, avec prédominance du cru. Sa santé fut bonne, tant qu'il se contenta de ce régime qui est le mien ; depuis 12 ans je m'en trouve bien. Mais en juillet, il a voulu vivre en crudivégétalien absolu, absorba des doses massives de feuilles et de racines, mit trop d'huile dans sa ration qui manquait d'amidon. Je voyais le danger et le suppliais de manger un peu de pain, de riz cuit, des pommes de terre cuites, des légumes cuites. Il me répondit que son estomac digérait moins bien le cuit. Lorsque j'insistais, il s'irritait. Un beau jour, il tomba malade. Alors, il consentit à atténuer le régime trop sévère. Sa santé s'améliora. L'expérience strictement crudivégétalienne avait duré six semaines.

En septembre, il partit voir sa maison à Vence. Là, il eut l'imprudence de se laver le corps, au saut du lit, avec de l'eau glacée de la source.

En octobre 1925, il revint à Ermont gravement malade.

« Je me suis dépêché de revenir », m'a-t-il dit, « parce que je me sentais perdu. La mort me sera plus douce parmi vous. Et nul ne me soignera mieux que toi, Sophie. »

Un jour, il pleura, disant : « Pardonnez-moi si j'ai mauvais caractère, c'est parce que j'ai une maladie de foie ! »

Depuis ce jour, jusqu'au dernier souffle, il fut d'une douceur et d'une patience exemplaires. Butaud n'est pas né parfait, mais toute sa vie durant, il a mis un soin extrême à réparer ses erreurs. Même atteint d'une maladie mortelle, il eut le courage de faire un effort sur lui-même pour s'améliorer.

Le 20 novembre, Butaud fait son dernier voyage à Paris, rend visite à notre ami Dr Chauvois, le soir prend la parole au Foyer Végétalien. Cependant, ses forces diminuent. En décembre, il est obligé de s'aliter. Un jour de soleil, il sortit du lit, ouvrit la porte, regarda, souriant, le jardin, me dit : « C'est peut-être la dernière fois que je le vois. » Il ne se leva plus.

C'est curieux, tandis que le corps s'usait de jour en jour, le cerveau restait jeune. Sous l'influence de Dr Carton qui dirigeait le traitement, il crut la guérison possible. J'en suis certaine, car il faisait des projets, bien qu'il parlait de la mort.

La mort, il ne la craignait pas, ne la désirait pas non plus. La mort est un grand malheur pour ceux qui meurent, pour ceux qui restent. Il est d'autant plus douloureux de voir périr un être optimiste, heureux, aimant la vie. Car Butaud fut heureux, comme le sont tous ceux qui sont actifs et bons. La veille de sa mort, il me dictait le texte d'un tableau pour les Foyers, recommandant, surtout, de ne pas abuser de l'huile, ennemi du foie. Quinze jours auparavant, il me demandait du papier pour rédiger un tract. Il avait l'intention, s'il se rétablissait, d'aller en Ariège pour essayer de réaliser le projet du « Don de Soi » qu'il n'a pu mener à bien à Paris. Mais les forces diminuaient ; il ne put écrire que ces mots :

” LE DON DE SOI ”

**« Ecole de Fraternité et de Santé
Universalité des idéalistes végétaliens »**

C'était le titre. Ce seront les dernières paroles écrites par Georges Butaud.

Lorsque Butaud me dictait ses conseils, sa parole était à peine intelligible. Mais pendant sa longue maladie, il observait les effets des aliments, discutait, et

nous avons, moi et Victor Lorenc, pieusement recueilli ses observations. Sur sa demande, nous les avons classées et rédigées afin que les autres pionniers en profitent.

*
**

Derniers Conseils de G. Butaud (1868-1926)

Fondateur des Foyers Végétaliens

40, Rue Mathis à Paris

3, Rue Fodéré, à Nice

Idée Générale

La misère des maladies, la traîtrise de la ruse, l'abus de la force, les superstitions et la malveillance viennent de nos besoins mal compris.

Etudions nos besoins, dont les principaux sont :

a) *Physiologiques* : Alimentation conforme à la nature humaine. Le grand air et le soleil doivent agir sur le corps nu toutes les fois que la température le permet. Alternance harmonieuse entre l'effort mental utile, le travail musculaire sain et le repos.

b) *Economiques* : Indépendance économique obtenue par l'effort individuel et une coopération étrangère à l'exploitation de l'homme et de l'animal.

c) *Sentimentaux* : Amour partagé, l'attraction mutuelle étant le seul lien en action. Des enfants bien créés et bien éduqués. Des amis éclairés.

d) *Climatériques* : Une contrée fertile, convenablement boisée.

Toute faute se paye, mais la plus fondamentale est la faute alimentaire, dont les effets se cumulent, de père en fils, depuis des siècles.

Voici des conseils de nutrition :

PREMIÈRE PARTIE

LES CONSOMMATIONS UTILES

1° *Aliments crus*

a) **Commençons tous nos repas par une salade mixte crue**, composée de choux **verts**, de légumes variées, de tubercules, d'un peu de racines (carottes) et très peu d'oignons. En y ajoutant de la pomme de terre cuite, nous aurons la « Basconnaise ». Mastiquons-la bien.

La verdure est la partie essentielle de la « basconnaise ». Elle nous apporte :

1° Les **albumines complexes** offrant en quantité suffisante tous les constituants essentiels de l'albumine humaine, tandis que les **albumines simples** des graines, tubercules, racines et fruits, soit ne les offrent pas dans leur totalité, soit n'offrent que des quantités infimes des constituants essentiels précieux tels que la tryptophane, la lysine.

2° La cellulose tendre prévenant la constipation.

3° Des principes essentiels divers (vitamines A, B, C, etc.) prévenant bien des maladies.

4° Des sels alcalins.

5° Le fer et la chaux sous une forme facilement assimilable.

b) Consommons, au repas de midi, une cuillerée de **blé trempé cru**, fraîchement retiré de l'eau, salé et bien lavé, pas fermenté.

c) **N'exagérons pas la consommation des fruits, aliments très incomplets**, privés de vitamines A, d'albumines complexes et pauvres en chaux.

Il ne faut pas qu'ils prennent la place des légumes qui sont indispensables au végétalien. Mangeons les fruits à l'état naturel; n'en extrayons pas le jus.

*
**

2° *Aliments cuits*

a) Consommons, de temps à autre, deux à trois cuillerées de **feuilles vertes cuites** par repas (feuilles de topinambours, d'orties, de bettes, de betteraves, etc.), ceci pour **parfaire notre ration d'albumines complexes**.

b) Prenons abondamment des **aliments naturels à base d'amidon**, cuits à l'eau, tels que pommes de terre, châtaignes, riz, artichaut.

(Les aliments à base d'amidon sont des sources puissantes de force et de chaleur; et sont, en outre, les aliments les plus faciles à digérer et à assimiler. Le pain est un aliment si concentré, si décalcifiant et si acidifiant qu'il faut le rationner. Ne dépassons pas la quantité de 300 g de pain par jour).

c) Ajoutons à nos repas, de temps en temps, une **cuillerée de lentilles cuites** ou d'autres légumineuses cuites.

(Les légumineuses sont dangereuses à dose massive, mais en quantités minimales, elles sont utiles.)

*
**

3° Huile végétale

Surveillons notre consommation d'huile; son excès ralentit la digestion, par là il favorise la fermentation stomacale et celle-ci distille des poisons qui surmènent le foie. Sous notre climat tempéré, **une cuillerée d'huile par repas suffit**. Réservons cette cuillerée aux CRUDITÉS. N'ajoutons pas d'huile aux aliments cuits, elle ralentirait leur digestion.

Evitons les fritures, l'huile y subit une décomposition partielle, et enrobe trop l'amidon et l'albumine des aliments.

*
**

4° Sel de cuisine

Le sel gris, d'origine marine, est le meilleur. **Il est indispensable au végétalien, mais il en faut extrêmement peu.**

(Feu Bunge, le grand physiologiste, précurseur de l'abstinence de l'alcool et du sucre, a calculé qu'environ 2 grammes de sel par jour sont réellement nécessaires à un végétalien. C'est la moitié d'une cuillerée à café rase. N'oublions pas que 300 g de pain contiennent déjà 2 g de sel de cuisine. Le besoin d'excitation-incitation alimentaire peut être satisfait par une consommation modérée, occasionnelle, d'ail, de fenouil, de persil, etc., et non pas par une prise excessive de sel).

5° *L'eau*

Buvons de l'eau naturelle pure. Comment? Lentement! Quand? La nuit, si nous nous réveillons, au lever, une demi-heure avant les repas et toutes les fois que nous avons franchement soif.

*
**

6° *La Quantité d'aliments*

On peut s'entraîner à manger de plus en plus et se créer ainsi un faux besoin impérieux. Aussi a-t-on intérêt à *viser la sobriété dans la consommation des aliments naturels de choix et de qualité irréprochable*. Le travail cérébral, même très intense, n'augmente pas le besoin *alimentaire*; il exige la diversion, le délassement et le repos, mais non pas une ration supplémentaire. Par contre, le froid et surtout le travail musculaire excessifs peuvent sensiblement faire augmenter le besoin réel en aliments.

Le besoin calorique réel (c'est à dire le besoin réel en amidon, sucre, graisse et albumines simples) **d'une nourrice**, ou d'une femme aux derniers mois de sa grossesse, **n'est augmenté que d'un quart** environ; **par contre, son besoin en FER, CHAUX. et ALBUMINES COMPLEXES est sensiblement doublé**. Il faut donc, pour ainsi dire, doubler la consommation des feuilles vertes crues riches, telles que les feuilles vertes du chou. Il faut avoir présent à l'esprit que la **laitue apporte dix fois moins de CHAUX que le chou**.

*
**

DEUXIÈME PARTIE

LES ABSTINENCES UTILES

1° *Les sucres industriels*

Le sucre cristallisé, blanc (saccharose, retirée de la canne à sucre ou de la betterave) **congestionne gravement les muqueuses**: il fait les estomacs capricieux. Le sucre du miel et celui des jus de fruits (glucose) n'a pas cet inconvénient, mais l'un et l'autre ne contiennent plus la trame cellulosique des plantes; **par là tous les sucres industriels tendent à déterminer la constipation**.

La constipation peut mener à l'inflammation chronique des parois de l'intestin et celle-ci peut, à la longue, déter-

miner le cancer des voies digestives. Ce n'est pas là le seul inconvénient de la consommation du sucre industriel.

Le sucre « naturel » que l'on prend en consommant une plante, n'est libéré dans l'intestin que peu à peu pendant la lente digestion successive des cellules de la plante ingérée. Cette régulation automatique du débit du sucre n'a plus lieu dès que l'on consomme un sucre « industriel » ; celui-ci passe facilement à travers la paroi de l'intestin et tend à exagérer la richesse du sang en sucre. **La réaction de défense contre cette avalanche de sucre surexcite la fonction de sécrétion interne du pancréas (insuline) et la fonction glycogénique du foie.** Cette dernière transforme l'excès de sucre en un amidon insoluble. Les suites possibles de ces surmenages glandulaires sont : diabète, obésité.

Enfin, le sucre industriel ne contient plus les sels minéraux alcalins qu'avait emmagasinés la plante, par là il est **acidifiant**. Il ne contient plus ni le fer ni la chaux ni certains principes assez peu connus (vitamines d'ossification et d'entretien dentaire) qui permettent la bonne utilisation de la chaux organique offerte par la ration alimentaire. Par ce triple mécanisme d'acidification, de déminéralisation et de la mauvaise utilisation de la chaux contenue dans les autres aliments, les sucres extraits de la plante sont devenus, avec l'excès du pain, la cause principale de cette autre infirmité des civilisés : la carie dentaire.

Le sucre industriel ne joue un rôle dans l'alimentation que depuis une centaine d'années à peine ; on peut, sans le moindre risque, s'abstenir de ce sucre et de tout produit et aliment qui en contient.

*
**

2° Les conserves

Ignorons les conserves en alimentation normale.

(Raisons : Présence de poisons industriels divers, risque d'empoisonnement par fermentation anaérobies, pauvreté en vitamines).

*
**

3° Les restes

a) Jetons à la poubelle tout reste d'aliment cuit la veille.

Même d'un repas à l'autre, soignons les plats cuits pour diminuer leur fermentation insidieuse. Refroidissons-les aussitôt cuits et ne les rechauffons pas au repas suivant ; n'oublions pas que la température tiède fait pulluler les ferments et leur fait engendrer des toxines surmenant le foie.

b) Rejetons aussi tout reste de salade préparée (basconnaise).

Rien ne pourrait plus vite qu'une salade huilée et salée à point. Elle ne peut pas être gardée d'un repas à l'autre.

Le blé trempé ne doit être retiré de son eau salée de trempage qu'immédiatement avant sa consommation; il est extrêmement fermentescible dès qu'il est laissé à l'air.

*
**

4° Acides et épices

Ignorons le vinaigre en alimentation et évitons les végétaux acides tels que : oseille, rhubarbe, citron, tomate; cette dernière est, en outre, légèrement toxique.

Des individus robustes peuvent, sans le moindre profit, lutter contre les acides tout en subissant une faible perte de vitalité; par contre, les préjudices causés par des prises d'acides sont très graves chez les moins robustes, surtout chez les hépatiques.

Les acides sont particulièrement dangereux pendant la saison froide, car le froid et l'acide diminuent le pouvoir dissolvant du sang en face de l'acide urique à éliminer.

*
**

5° Poisson, viande, lait et œuf

Pendant la transition vers le régime végétalien, augmentons, peu à peu, notre consommation des feuilles vertes, et hâtons-nous de diminuer en même temps celle des aliments d'origine animale.

Une fois que nous nous voyons capables de digérer régulièrement 300 grammes de feuilles vertes par jour, nous aurons intérêt à abandonner l'albumine complexe d'origine animale, qui nous était fournie par : le poisson, la viande, dont les toxines surmènent le foie; par l'œuf, trop riche en graisse et dangereux par sa tendance de pourrir dans l'intestin; par le lait qui tend à paralyser l'activité de l'intestin en le mettant trop au repos.

Les trois principaux inconvénients qui sont communs à tout aliment d'origine animale sont :

1° Danger de constipation par suite de l'absence de cellulose.

2° Presque impossibilité de manger si peu de fromage, de viande, d'œuf et de lait que la ration utile en albumines complexes ne soit pas dépassée. Cette ration semble devoir se

tenir, selon une expérience de 12 ans des végétaliens en France, aux abords de 4 à 5 grammes par jour, l'albumine *simple* pouvant utilement atteindre 40 à 50 grammes environ.

3° Enfin, avec les aliments d'origine animale, on court un risque bien plus grand de contaminations et empoisonnements divers qu'avec un régime correctement végétalien.

*
**

6° *Les poisons overtoniens*

Depuis Pasteur, nous savons que tout jus sucré est bientôt mangé par les ferments qui transforment le sucre en un corps chimique nouveau : l'alcool. C'est un excellent combustible, mais il serait absurde de le laisser pénétrer dans le sang, puisque l'alcool, comme les autres « poisons overtoniens », agit en ennemi de la pensée lucide.

Abstinons-nous également des produits à effets similaires tels que **l'éther, l'opium, la cocaïne, le tabac, le café, le thé, le maté, le kola et le chocolat.**

Les expériences et les travaux d'Overton ont démontré que les principes actifs de tous ces produits — dits « **poisons overtoniens** » — possèdent la **qualité exceptionnelle d'être solubles à la fois dans l'eau et dans les corps gras.** Par contre, tous nos aliments solubles le sont ou bien seulement dans l'eau (sucre, sel), ou bien seulement dans les corps gras.

Les poisons overtoniens se répandent immédiatement dans le sang parce que solubles dans l'eau et, grâce à leur solubilité dans les graisses, ils **pénètrent aussitôt dans les cellules nerveuses et les nerfs qui sont protégés par des parois grasses.**

L'expérience démontre que cet envahissement gêne le fonctionnement des cellules nerveuses et des nerfs en produisant des effets d'anesthésie partielle. L'insensibilité partielle qui résulte de la moindre prise de café, tabac, vin, etc., empêche que l'on ressente toute l'accuité de la fatigue, de la faim ou de l'ennui. Par là, les poisons overtoniens nous permettent de continuer, malgré une fatigue effective, notre activité dont la qualité n'est pas trop compromise *s'il s'agit d'une forme d'activité qui nous est habituelle.* Les poisons overtoniens, en masquant l'ennui, nous permettent aussi de supporter, sans dégoût, la société des personnes sans valeur.

Le défaut rédhibitoire de tout « poison overtonien » est de freiner, immédiatement et avant tout, les manifestations les plus profondément conscientes du cerveau et par là de rendre plus difficile l'observation, la critique, la maîtrise de soi-même, ainsi que la compréhension des dangers insidieux NOUVEAUX que la civilisation nous crée chaque jour.

7° Les drogues

N'oublions pas que les animaux se guérissent, sans séquelles, par le jeûne et le repos.

Refusons toute injection médicale, toute drogue, tout traitement « artificiel », sauf en cas d'insistance de la part d'un médecin naturiste.

(Fin des conseils de G. Butaud).

CHAPITRE DEUXIEME

ACTIVITÉ

Butaud mourut avec sérénité. Il pouvait le faire. Sa vie fut bien remplie. Il fonda quatre colonies, dépensa une grande activité en projets et recherches. Ces projets, s'ils n'ont pas toujours abouti à une réalisation, néanmoins, furent une occasion d'étude, d'agitation. A Genève, à Vienne, à Paris, en Corse, à Nice, à Vence les camarades discutèrent de la pratique du communisme. Et même lorsque nous n'avions pas de colonie, de nombreux amis vécurent auprès de nous. Nous nous rendions réciproquement des services, nous frisions le communisme.

Voici ce que pensait Butaud lui-même de son œuvre de colonies. Je reproduis un extrait de l'article, paru dans le numéro de Juin-Juillet-Août 1923 de l'Hygie, écrit sur la demande d'un lecteur de cette revue.

Qu'est que Bascon ?

« Bascon est le résultat du passage de bon nombre de
« communistes omnivores qui, à travers les années, ont évolué vers le végétalisme.

« Bascon est communiste comme l'ont été de notre temps
« en France les colonies d'Aiglemont, de Saint-Germain, de
« Vaux, de La Pie-Saint-Maur.

« Les colons s'engagent à ne pas se livrer à la violence
« entre eux. » Voilà à peu près l'unique article du code Bascon-
« connais, qui fut aussi celui de Vaux et de Saint-Maur.

« Dans ces colonies jamais un homme n'a porté un coup
« à un autre quel qu'aient été le degré de violence des luttes
« individuelles ou de tendance. Jamais aucun n'a été jusqu'à
« faire appel à la loi contre son prochain. C'est une constatation
« qui réconforte. Dire que jamais il n'y eut de la part
« d'un individu à mentalité déplorable un minimum de menace,
« un essai d'influence imposée, ce serait aller trop loin.
« Et, chose remarquable, ceux qui furent rusés, de mauvaise foi,
« paresseux, violents, le sont partout où ils se trou-

« yent et finissent toujours par abandonner l'Idée : ils re-
« tournent à leur vomissement, ils se noient à nouveau dans
« la masse.

« Tous les hommes qui sont passés dans les colonies com-
« me celle de Bascon ne sont pas des êtres supérieurs par
« quelque côté, mais ils ont tenté de réaliser leur rêve, ils ont
« voulu vivre leur idéal, ils se sont efforcés de vivre frater-
« nellement et leur vie est pleine d'enseignements. Certes
« à beaucoup d'égard les tentatives communistes depuis 1830
« jusqu'à nos jours ont eu des résultats plutôt négatifs, mais
« au point de vue économique le communisme n'est pas en
« défaut, il ne peut l'être, il est le libre échange dans toute
« son intégralité.

« Nous voyons Bascon enseigner aujourd'hui que le végé-
« talisme est la base rationnelle de l'alimentation. Quantité
« d'ouvriers ayant passé quelques instants ou quelques mois
« à Bascon, y ayant mangé à la table commune influencent
« maintenant à tel point l'individualisme éclairé que l'on
« peut dire que la bataille qui se livre depuis toujours entre
« la coutume, l'habitude, la fantaisie ignorante, bassement
« jouisseuse et le raisonnement est à son point culminant.

« Les luttes terribles qu'ont les hommes entre eux quand
« ils sont réunis pour vivre en liberté, les angoisses, les
« tourments, les pleurs qu'ils versent fécondent le terrain
« social. Il faut avoir vécu dans les colonies communistes
« pour comprendre tout ce que l'opposition entre individuali-
« tés, entre tendances doctrinales diverses peut faire souf-
« frir et arrêter dans leur développement les essais les mieux
« conçus avec les meilleurs éléments humains.

« La misère force à réfléchir, à patienter, à économiser, de
« même que la richesse ne peut corrompre ceux qui la con-
« servent, ceux qui n'en comprennent pas la sottise. La
« misère chez les hommes qui poursuivent un but élevé com-
« mun les grandit, les éclaire, les élève au-dessus du trou-
« peau humain.

« Les colonies communistes ont été jusqu'à ce jour des
« écoles moralisatrices parce que les possibilités ont toujours
« été inférieures aux idéaux. D'ailleurs, des idéalistes, si
« nombreux, si riches qu'ils soient de toutes façons, poursui-
« vront toujours la chimère qui s'éloigne, se modifie, se trans-
« forme chaque fois qu'on est prêt de l'atteindre.

« Je dis ces choses pour bien situer Bascon, pour qu'on
« n'en fasse pas une étude à part qui, débutant à tel jour,
« est séparée du mouvement général social.

« Bascon est un moment du mouvement communiste indi-
« vidualiste; chaque colonie peut être étudiée séparément,
« mais elle caractérise toujours une œuvre particulièrement
« en relation avec son époque ».



Butaud dirigea en 1900 un journal bi-mensuel : « Le
Flambeau », tribune libre, à Vienne (Isère) qui eut
13 numéros et lui valut deux petites condamnations.
Plus tard, il désavoua ce journal de combat, de polé-

miques, car la lutte ne crée rien, elle nous fait perdre notre temps. En 1912-1913-1914 il dirige et imprime lui-même « La Vie Anarchiste » et fonde en 1924 « Le Végétalien » qui continuera à paraître par les soins de V. Lorenc et les miens.

Butaud exposa ses idées dans différents journaux anarchistes : « La Mêlée », « Le Néo-Naturien », « Le Semeur » et dans les brochures : « Ce que j'entends par l'individualisme anarchique », « Qu'est-ce que la beauté ? », « Sur le travail », « Etude du besoin », « Le Crudivégétalisme », « Les Lois naturelles, base de doctrine universelle », « Tu seras végétalien ». Il a écrit, en outre, un livre : « L'exposé du végétalisme », ce livre sera édité, suivi de « L'Enquête sur le Végétalisme ».

Butaud a causé plus qu'il n'a écrit. Comme orateur, il fut très écouté. Il avait une intelligence claire, une conscience droite, une diction parfaite, une voix forte, prenante.

Il a travaillé manuellement pour vivre. En salarié d'abord, en Robinson sur son lopin de terre depuis qu'il est végétalien. Le végétalisme nous avait vite affranchi économiquement.

Le genre de propagande que nous faisons est épuisant, car il comporte beaucoup de responsabilité, de tracas, ce qui crée un surmenage très grand. Dans les Foyers, les colonies, il y a un travail manuel effectif à accomplir et une propagande orale et écrite à faire. Mais nous étions pauvres, nous ne pouvions pas toujours entreprendre une colonie. Cela nous permettait de nous reposer. Cette intermittence dans la propagande nous permettait d'étudier, de méditer et de soigner notre santé.

Butaud à l'âge de 50 ans, hérite de ses parents d'une petite fortune, 30 ou 40 milles francs, je ne me souviens pas exactement. Imaginez cette naure ardente, suractive, immensément bonne, construisant, pendant de longues années, des plans de colonies, irréalisables à cause de la pauvreté, tout d'un coup, devenant relativement riche. L'activité de Butaud ne s'arrête plus. Dès qu'il peut toucher son argent, il se met en devoir de le dépenser.

Mais il continue à porter ses vieux vêtements, et pas un meuble nouveau ne vient orner son intérieur de pauvre. La seule dépense personnelle qu'il croit pouvoir se permettre, est de se faire faire un ratelier. Mais M. Germain le lui fait en ami. C'est autant d'argent de plus employé à la propagande !

Butaud ne prend plus de repos, il voyage cherchant un endroit propice pour vivre en Robinson végétalien. Dans la région parisienne il fait trop froid, il faut un grand effort pour se chauffer. Et puis les terrains sont chers. Il se dirige vers le midi, achète des terrains et

des maisons pour lui et pour d'autres ; sous son impulsion, des hameaux végétaliens surgissent dans les Alpes-Maritimes, dans le Var.

Sa propriété de Vence est beaucoup trop vaste pour lui, mais il cherche à la mettre en valeur en prévision des amis qui pourraient venir auprès de lui. Il a bientôt un associé, un excellent camarade, François Dubois.

Travaillant sans arrêt, Butaud maigrit, mais il croit bien se porter. En général, il ne reconnaît la maladie que quand elle est grave. « Santé excellente », m'écrivit-il à Bascon. Une semaine après, son voisin m'appelle auprès de Butaud malade, mourant, en Septembre 1924. C'était un empoisonnement par des haricots avariés cuits.

J'ai pu le sauver, guidée par les conseils de Dr Carton. Grâce à lui, mon grand ami a vécu trois années de plus, ce qui lui a permis de mourir avec la satisfaction d'avoir vu sa propagande récompensée par un succès.

Sa grande activité a pu abrégé sa vie, mais elle lui a donné de la joie. Jusqu'ici les colonies étaient des échecs bien qu'elles ont eu leur utilités. Mais les deux Foyers Végétaliens, celui de Paris, 40, rue Mathis et celui de Nice, 3, rue Fodéré, sont un véritable succès.

CHAPITRE TROISIEME

ÉVOLUTION DES IDÉES

On devient anarchiste par sentiment et par raisonnement. Le raisonnement est général, le même pour tous les anarchistes, il se base sur l'observation des faits qui montrent que sous le joug de l'autorité, fut-elle socialiste, l'individu ne vit pas heureux. Les sentiments, les tendances individuelles, au contraire, sont très variables selon les individus. Il y a des natures révoltées, des « fortes têtes », pour lesquelles même un conseil timide semble être une atteinte à leur autonomie. Ce sont des écoliers désobéissants, des mauvais soldats, des apaches et aussi... des mauvais colons dans les colonies anarchistes. Il y a des natures sensibles, touchées surtout par la souffrance que créent les inégalités sociales. Il y a des natures orgueilleuses, avides de voir un jour leur nom imprimé et incapables de se montrer par leur science ou leur adresse. Je ne veux pas dire que seuls les anarchistes ont de la bonté et que toute « forte tête » ou chaque ambitieux arrivera à comprendre les théories anarchistes. Être anarchiste ou être partisan d'une au-

tre philosophie, c'est beaucoup une question de hasard, de relations, de rencontres, de lectures.

G. Butaud n'était pas un esprit frondeur. Bon écolier, bon soldat, (il s'était acquitté avec beaucoup de conscience de sa tâche de caporal d'ordinaire au Tonkin et avait surveillé que les épluchures de pommes de terre fussent minces), républicain et libre penseur, comme ses parents, à 25 ans devient socialiste, puis anarchiste, par bonté.

Laissons-le parler lui-même :

« Camarades,

« Vous pensez bien que non seulement je suis de
« tout cœur avec vous, mais encore que j'y suis tout
« le temps avec vous.

« A quoi penserais-je si je ne pensais pas au
« Foyer », au végétalisme ? La propagande se fait dans
« l'esprit avant de se réaliser par la parole, la plume
« et la pratique. Un propagandiste anarchiste, socia-
« liste, coopérateur peut ne pas vivre ce qu'il dit, il
« peut même penser autrement qu'il ne parle. Un végé-
« talien vit ce qu'il pense, dit ce qu'il vit.

« Et c'est pourquoi tout végétalien est propagandiste.
« Si nous sommes dans la vérité, c'est à dire si notre
« doctrine est conforme à la vie de l'homme, nous la
« verrons suivie chaque jour par un plus grand nom-
« bre de fidèles.

« Est-ce dire que nous devons simplement nous bor-
« ner à consommer la salade basconnaise, sans plus ?

« Si je m'étais borné à cela, il est probable que votre
« réunion de ce soir n'aurait pas eu lieu.

« C'est la preuve par le fait qu'il faut s'extérioriser,
« qu'il faut agir, parler et écrire. Probablement à tra-
« vers les siècles, des millions d'hommes ont eu la mê-
« me pensée que moi, elle s'est consumée en eux sans
« répandre des clartés à l'extérieur.

« Gardons-nous de nous taire : disons ce que nous
« pensons. Nous ne penserons pas toujours juste, notre
« pensée comportera toujours une part d'erreur, plus
« ou moins grande, mais c'est en travaillant cette pen-
« sée, qu'on la dégage de contradictions, de certaines
« obscurités. C'est en recevant de nouveaux aliments,
« qu'elle continue à vivre. C'est parce qu'on l'enrichit
« que sa lumière devient vive, claire, autrement elle
« charbonne sans éclat ou n'a que l'éclat d'un éclair
« qui disparaît sans laisser des traces.

« Comme la plupart d'entre vous le savent, Sophie
« et moi nous ne sommes venus au végétalisme qu'après
« une lente évolution, que peu à peu, en abandonnant,
« bride à bride, nos pratiques habituelles, en multi-

« pliant, en discutant entre nous mille et mille fois,
« en encore maintenant, continuellement, nos tête bras-
« sent toujours les mêmes choses.

« C'est parceque nous avons souffert de voir souf-
« frir, que nous avons milité dans le socialisme, dans
« l'anarchie ; c'est parceque nous avons pu dégager ce
« qu'il y avait de vain dans nos conceptions sociales,
« que nous en sommes venus à placer au sommet ce qui
« était à nos pieds.

« Rien de bien ne se fait, si l'on n'a pas en vue la di-
« minution de la souffrance ; l'effort alors reste spécu-
« lation sans utilité. Ce qui est bon pour les autres, est
« bon pour soi, et c'est en voulant réaliser pour les au-
« tres que l'on bénéficie.

« Voulant prouver que le communisme est la con-
« ception la plus normale de vivre en société, nous
« avons appris dans sa pratique, qu'il fallait émonder,
« supprimer tous les « gourmands », comme disent les
« cultivateurs. Et les « gourmands » ce sont nos faux
« besoins. Nous avons donc été ramenés à une simpli-
« cité toujours plus grande. Nous avons refait l'édu-
« cation de nos besoins, et de nos gestes.

« Autrefois, le cœur plein d'amour, l'esprit plein de
« rêve, nous n'attachions que peu d'importance aux
« choses basses. Que nous importait la façon de cuire
« le beefsteack, pourvu que chacun l'eut quotidien.

« J'allais même dire lorsque, occasionnellement, je
« m'intéressais à la question alimentaire, au végé-
« talisme :

« Mais l'animal, si nous ne le mangions pas, deman-
« derait à l'être, car nous n'en aurions pas ; et l'ani-
« malité disparaîtrait. »

« C'est non seulement parce que je pensais ces énor-
« mités, mais surtout parce que je les ai dites, qu'au-
« jourd'hui j'en puis apprécier toute la sottise. Mal-
« heureusement, je n'ai pas rencontré des contradic-
« teurs opiniâtres qui auraient pu m'éclairer. Tout au
« moins, s'il n'étaient pas parvenus à me convaincre à
« leurs idées, leurs arguments auraient laissé, en moi,
« une impression qui n'aurait pas été stérile proba-
« blement. Toujours est-il qu'il me fallut me dégager
« moi-même de l'erreur. Des végétariens, plus bavards,
« m'auraient facilité la besogne.

« Soyons donc des bavards, des propagandistes par
« la parole, par la plume, puisque nous le sommes par
« la pratique. Ceux qui nous éclaireront ce seront nos
« contradicteurs. Ils nous forceront à mieux nous ren-
« seigner, à étudier, à vérifier, à contrôler nos pensées
« et nos dires ; c'est l'obstacle qui fait naître l'effort, et
« l'on ne se développe qu'en agissant. C'est la fonction
« qui crée l'organe.

« Plus nous travaillerons, moins le travail nous cou-

« tera, l'habitude, nous le savons, est une seconde na-
« ture. Pensons ! Dans notre esprit remuons tous les
« problèmes, que toujours il soit en activité. Mais si
« nous voulons le ménager, si nous voulons qu'il se
« repose, alors travaillons manuellement, fortement,
« que notre effort physique réclame toute notre acti-
« vité : bêchons, scions, frappons, activons-nous et l'en-
« chaînement des idées ne se fait plus dans notre es-
« prit ; alors le cerveau se repose, il travaillera mieux
« demain.

« N'ayons pas peur d'être vaincus dans les discus-
« sions. Nous n'avons pas à vaincre mais à convaincre,
« et nous-mêmes sommes prêts à être convaincus de la
« justesse des arguments de nos adversaires. Ne soyons
« jamais, de propos délibéré, de parti-pris ; instincti-
« vement, nous avons déjà trop tendance à l'être. Si
« nous sommes dans la bonne voie, notre conviction
« sera renforcée par la discussion, si non, le doute né-
« cessaire nous éclairera et nous forcera à vérifier les
« résultats de la pratique du végétalisme.

« Mais déjà propager nous force à étudier, à
« comprendre, à juger de la valeur des mots. La pro-
« pagande, somme toute, n'est qu'une mise au point,
« mise au point dans l'art de dire, de penser et de faire.

« Que serait la propagande dans un monde où on ne
« parlerait pas, où on n'écrirait pas, où on n'échan-
« gerait pas de pensées ?

« Mais, camarades, autour de nous tout le monde
« parle, imprime, se fait entendre ; la pensée mauvaise
« rayonne, emplit les airs ; toute l'agitation mondiale
« continue son œuvre détestable. A nous d'opposer les
« vérités, à nous d'élever la voix, à nous de cesser d'être
« les lecteurs, les auditeurs des intellectuels carnivores,
« des doux égorgeurs. Propagandons !

« Si nous apportons de la sincérité dans nos études,
« nous serons récompensés. Personnellement, j'ai tou-
« jours été résolument contre tout machiavélisme, con-
« tre la politique, contre les procédés d'intrigue — les
« malins en usent pour le bien de la PROPAGANDE,
« de la CAUSE, du PARTI, du triomphe de DIEU, de
« la DOCTRINE — leurs procédés les trompent eux-
« mêmes en apportant dans leurs pensées des malices,
« des arguments erronés, ils ont faussé leur jugement,
« car ils se sont placés sur une mauvaise pente, et, peu
« à peu, agissant au rebours de la véritable vérité, mais
« selon une vérité relative, poursuivant cependant le
« triomphe de la vérité entière, ils sont devenus des
« confusionnistes. Leur esprit s'est faussé, aucun bon
« jugement n'en peut sortir, et s'ils ont réussi à triom-
« pher, ils ont triomphé dans l'erreur. Ils sont devenus
« eux-mêmes victimes de leurs machinations. Certains

« jours après le bonheur : n'ayant fait celui de per-
« sonne, ils n'ont pu faire le leur.

« Puisque j'ai parlé de chefs, d'élus, de meneurs,
« permettez-moi de me reporter à trois décades en ar-
« rière : vous verrez où m'a mené la sincérité dans la
« propagande.

« A cette époque, il y avait différents partis socia-
« listes, l'Unité dans le Parti ne s'est faite qu'un peu
« plus tard. Il y avait les Broussistes, les Guesdistes, les
« Blanquistes, puis les Indépendants, les Allemanis-
« tes. J'appartenais à ce dernier parti, qui tirait son
« nom de son chef Allemane, ancien déporté de la Com-
« mune, élus, chefs, meneurs, arrivés, et courent tou-
« mune, « Jean » comme l'appelaient ses intimes —
« je n'en étais pas.

« Front bas, mais avec de rudes cheveux et des
« yeux noirs, ce Basque, quand il était à la tribune
« avait l'air d'un vieux zouave en colère. Si, comme
« moi, vous l'aviez vu faire ses grands gestes, en criant
« d'une voix tonnante : « Enfin, les pavés de Paris ne
« se soulèveront-ils plus ? » vous auriez été impres-
« sionnés.

« Donc j'étais allemaniste, quand Gérault-Richard,
« Gérault-Mouchard, disait Rochefort, fut présenté
« comme candidat socialiste à la députation, contre
« Casimir Périer, alors président de la République,
« dans le treizième arrondissement de Paris. Nous lui
« opposions Pierron, ancien commissaire de Police de
« la Commune. Quoique simple ouvrier typographe,
« c'était déjà un légume, comme vous voyez. J'habi-
« tais l'arrondissement et j'étais l'un des deux orateurs
« du groupe. Comme je ne travaillais pas, vivant plus
« mal que bien, je menais la campagne avec toute
« l'énergie de ma jeunesse. Il m'arrivait de prononcer
« deux discours dans la même soirée et de passer le
« reste de la nuit à coller des affiches.

« Il faut vous dire que Pierron c'était presque un
« mythe. C'était un brave vieillard usé qui n'avait
« accepté d'être porte-drapeau que par devoir socia-
« liste. Il vint une fois dans une réunion, parla d'une
« forte voix sonore de tribun, mais c'est la seule fois
« que nous le vîmes, nous fîmes campagne sans lui,
« en son nom ; j'étais son représentant, sinon en titre,
« du moins en fait.

« Et bien, c'est pendant cette campagne que je de-
« vins anarchiste. J'étudiais consciencieusement le pro-
« gramme socialiste, non seulement pour répondre
« aux adversaires, mais par goût, par besoin d'étudier,
« de me fortifier, pour mieux juger ce qui se passe-
« rait si le programme était appliqué. Donc, la plume
« à la main, je travaillais chaque article du program-

« me, cherchant à quel résultat son application devait
« aboutir, et j'aboutissais presque toujours à ceci :
« les conséquences de l'application de l'article tour-
« naient contre la révolution ou étaient nulles. Néan-
« moins je continuais à mener la lutte électorale éner-
« giquement ; mais il était temps qu'elle se terminât,
« car à la fin j'étais convaincu que l'application du pro-
« gramme socialiste ne pouvait pas apporter le bon-
« heur, ni que la propagande électorale fut un appoint
« pour la révolution. Aussi l'élection terminée, je ne
« tardais pas à faire publiquement mon adhésion à
« l'anarchisme communiste.

« Voilà où mène l'action, l'étude, la sincérité. Par-
« lons donc, agissons, propagandons pour plus de vé-
« rité, de raison, de lumière, pour nous-mêmes et pour
« les autres.

« Il paraît qu'Allemane, parlant de moi, disait que
« j'étais un « emballé ». Or, savez-vous pourquoi je
« n'étais pas de ses intimes ? Parce que je ne l'appe-
« lais pas « Jean », parce que je ne l'aimais pas, c'est
« parce que, paraît-il, sur les bords de la Seine, à quel-
« ques kilomètres de Paris, il avait un pied-à-terre, où
« il allait passer le dimanche : **il avait une propriété !**
« Dès lors, pour moi, c'était un peu un bourgeois ; je
« ne pouvais lui pardonner sa propriété. Ça non !

« Eh bien, vous autres du groupe des amis du Foyer
« Végétalien, allez partout prêcher le végétalisme, inon-
« dez la ville de tracts, vendez les brochures, soutenez
« le Foyer, créez-en d'autres et, un jour, comme moi,
« hivernant sur la côte d'Azur, devenez Robinson-
« Propriétaires. C'est la grâce et la récompense que
« je vous souhaite. »

Signé : Georges BUTAUD.

(A suivre).

Sophie ZAIKOWSKA.

A Nos Lecteurs

Excusez-nous, chers amis, de la parution irrégulière
du *Végétalien*. Je n'étais pas très bien et ne pouvais
pas travailler. Le prochain numéro, 6 fr., paraîtra en
janvier.

Je remercie de tout cœur tous ceux qui m'ont écrit
de lettres si bonnes ! Elles ont été une consolation dans
ma peine.

Sophie ZAIKOWSKA.

A LIRE : dans l'*Hygie*, 17, rue Dugay-Trouin, Paris, N° Mai-Juin, « L'action du végétarisme dans les troubles de la menstruation chez la femme », sous ce titre, D^r Sosnowska a fait une belle conférence à la « Soc. Végétarienne » et au « Foyer Végétalien », 40, rue Mathis.

Dans le *Combat*, N° de Juillet (Hem-Day Boîte postale 4 Bruxelles 9) : « Cinquantième anniversaire de la mort de Michel Bakounine ».

« Les ouvriers seront tout puissants s'ils le veulent, seulement ils doivent le vouloir sérieusement. Et pour réaliser ce vouloir, ils n'ont que deux moyens. C'est d'établir d'abord dans leurs groupes, et ensuite entre tous les groupes, une vraie solidarité fraternelle, non seulement pour les jours de fêtes, de discours et de boisson, mais dans leur vie quotidienne. »

Michel BAKOUNINE.

CAUSERIES

au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis, - Paris

Vendredi 15 octobre, à 20 h. 30 : « Les Angoisses d'un modéré », par Costes et D^r Legrain.

Vendredi 22 octobre, à 20 h. 30 : « La République Supranationale », par P. Bergeron.

Lecture commentée du « Crime d'Obéir » de Han-Ryner, par C. Cochet et S. Zaïkowska.

Vendredi 29 octobre, à 20 h. 30 : « Sur la Sociologie », par V. Lorenc et C. Cochet.

Dimanche, 7 nov., à 14 h. 30. — Doctoresse Pelletier et Han-Ryner : « Le Féminisme est-il un mouvement libérateur ? »

Vendredi, 12 nov., à 20 h. 30. — Daudé-Bancel : « La coloniastion ».

Vendredi, 19 nov., à 20 h. 30. — Mme Legrain : « L'Affaire Dreyfus ».

C. Cochet et S. Zaïkowska : Lecture commentée de « La Faiseuse de gloire », de Paul Brulat.

Vendredi, 26 nov., à 20 h. 30. — C. Cochet et V. Lorenc, ingénieur : Lecture commentée de récents ouvrages de D^r Chauvois et de D^r Pauchet.

Vendredi, 17 déc., à 20 h. 30. — D^r Chauvois, D^r Hemmerdinger et V. Lorenc, ing. : « Echange de vues sur le Végétalisme. »

Nos Brochures :

Essai d'Etude du besoin, G. Butaud, 0 fr. 50.

Les lois naturelles, base de doctrine universelle, G. Butaud, 0 fr. 50.

Tu seras végétalien, G. Butaud et S. Zaïkowska, 0 fr. 30.

Le Crudivégétalisme, G. Butaud, 0 fr. 25.

Notice, G. Butaud, 0 fr. 15.

FOYERS VÉGÉTALIENS :

Paris : 40, rue Mathis;

180 bis, rue Tolbiac.

Nice : 3, rue Fodéré.

REPAS : DAMES, 3 FR.

HOMMES, 3 FR. 50

Le Gérant : E. Rosenstiel

Imp. ROSENSTIEL, 14, rue des 2-Emmanuel, Nice.



